

POESIA



RASSEGNA INTERNAZIONALE
DIRETTA DA
MILANO REDAZIONE
VIA SENATO 2

F.T. MARINETTI

N. 9-10-11-12

ALBERTO
MARTINI
+ 1905 +

Ottobre-Novembre-Dicembre-Gennaio

Anno III. = 1907-1908

IL NUOVO GRANDE CONCORSO DI "POESIA,"

LA nostra Rivista, considerando la poesia come elemento essenziale di ogni creazione letteraria, ha deciso di attribuire un premio di

Lire 3000

ad un Romanzo italiano inedito.

1. - È lasciata ai concorrenti la più assoluta libertà circa il soggetto e il genere del romanzo.
2. - Il romanzo premiato sarà pubblicato e diffuso per cura ed a spese di *Poesia* nelle proprie edizioni.
3. - Sul guadagno netto che darà la vendita l'autore percepirà il 50 %.
4. - Il resto sarà devoluto al fondo premi per i successivi concorsi di *Poesia*.
5. - Ogni manoscritto potrà essere firmato col nome o con un pseudonimo, e dovrà essere accompagnato dalla bolletta d'abbonamento 1907, oppure da quella 1908.
6. Il prezzo d'abbonamento a *Poesia* è di L. 10 per l'Italia, 15 per l'estero, e deve essere mandato direttamente alla nostra Amministrazione (Via Senato 2, Milano) mediante cartolina vaglia.
7. - La chiusura del Concorso, dato il grandissimo numero dei concorrenti, e volendosi soddisfare alle loro insistenti richieste, è stata prorogata al 30 agosto 1908.

IL DIRETTORE
F. T. MARINETTI.

AN ARNO HOLZ

Nun trug ein Sarg im Pomp der Leichenbitter
zu Grab das Heiligtum der deutschen Länder
und Blumenbinden fielen wie Gewänder
vom Sarge nieder auf die Todesritter.

Aus jedem Mund, um jedes Antlitz schlichen
die Litaneien der verarmten Wesen:
« Herr, wärest du hier unter uns gewesen,
mein Trost und Anhalt wäre nicht verblichen. »

Als bald gross Wunder, löste sich vom Schwarm
ein Einzelner, gleich königlicher Imme:
der schien allein aus eigener Kraft zu schweben.

Sein Angesicht verwehrte jeden Harm;
er sagte laut mit Ueberzeugungsstimme:
« Ich bin die Auferstehung und das Leben. »

Benno Geiger.



Disegno di ROMOLO ROMANI.

POESIA ha pubblicato i medaglioni di G. Carducci, G. Pascoli, della Comtesse de Noailles, di G. Marradi, Gustave Kahn, A. Colautti, Henri de Régnier, Térésah, Viélé Griffin, S. Ferrari, Paul Fort, Ada Negri, Francis Jammes, Gian Pietro Lucini.

POESIA pubblicherà i medaglioni di Jean Moréas, Gabriele d'Annunzio, E. Verhaeren, Mæterlinck, S. Merrill, L. Tailhade, C. Mauclair, Rachilde, A. Mockel, Saint-Pol-Roux, P. Claudel, A. De Bosis, V. Aganoor, F. Chiesa, D. Tumiati, H. Vacaresco, A. C. Swinburne, Arthur Symons, W. C. Yeats, Fred. Bowles, R. Dehmel, S. Rueda, E. Marquina, Ruben Dario, Rapisardi, Stecchetti, Angiolo Orvieto, Domenico Oliva, F. Pastonchi, Diego Angeli, Francesco Gaeta, Di Giacomo, C. Pascarella, G. A. Cesareo, G. Cena, A. Baccelli, E. Moschino, D. Gnoli, Trilussa, G. Bertacchi.

GUSTAVE KAHN glorifié par la France.

Le gouvernement français, admirablement inspiré par la haute intelligence de son chef Georges Clémenceau, vient de nommer chevalier de la Légion d'Honneur notre éminent collaborateur Gustave Kahn, le grand poète du *Conte de l'Or et du Silence* et des *Palais nomades*, le romancier émouvant de l'*Adultère sentimental*, le savant critique d'art et le brillant journaliste.

Cette désignation couronne enfin dignement l'énergie infatigable de cet écrivain de génie, qui après avoir révolutionné la poésie française par la création magnifique du vers libre, dont il a donné des exemples véhéments et somptueux dans ses *Limbes de lumière*, a sans cesse combattu, sur les hauts plateaux de la pensée humaine, pour un rouge idéal de beauté libre et pure.

L'on peut affirmer que durant vingt ans de travail acharné, le cerveau intarissable de Gustave Kahn a versé à travers les colonnes des grands quotidiens et des grandes revues, des torrents d'idées nouvelles et d'images fulgurantes, dont l'intellectualité européenne s'est largement illuminée, abreuvée et nourrie.

La France, en honorant ce grand esprit novateur, n'a donc fait que ratifier l'admiration et la gratitude qu'il avait déjà conquises dans tous les domaines de la pensée, de l'action et du rêve.

L'illustre directeur du *Gil Blas*, M. A. Périvier, interprétant les sentiments de tous les cénacles et de tous les cercles littéraires de Paris, voulut convier en cette occasion les innombrables admirateurs du poète à un banquet solennel de glorification et de solidarité enthousiaste.

Etant donné le nombre vraiment extraordinaire des adhésions parvenues au *Gil Blas* les organisateurs durent retenir pour ce banquet la grande salle des fêtes du Palais d'Orsay.

Cette salle immense et magnifique apparut comblée, littéralement de toutes les personnalités le plus illustres du monde littéraire et politique de la Capitale.

A la fin du dîner, le poète Albert Saint-Pol, après une brillante allocution, lut les lettres et les dépêches parvenues de la province et de l'étranger en hommage à Gustave Kahn. Elles étaient innombrables, et ce

ne fut que très tard que M. A. Périvier prit la parole au nom du *Gil Blas*. Son éloquent discours, tout crépitant d'esprit et nourri de fortes idées, fut un vrai dityrambe en l'honneur du poète et fut coupé fréquemment par des applaudissements enthousiastes.

M. Catulle Mendès répandit ensuite sur l'assistance la gaieté lumineuse et chatoyante de sa verve, pour résumer glorieusement tout le mouvement poétique contemporain. Il évoqua avec une délicatesse charmante et affectueuse les *Samedis populaires* de Sarah Bernhardt et de l'Odéon, « où vous et moi — dit-il en s'adressant à Gustave Kahn — avons fait œuvre commune pour le triomphe populaire de la multiple et éternelle poésie de France. »

Emergeant enfin hors du brouhaha d'applaudissements frénétiques, le peintre Raffaelli parla de Gustave Kahn critique d'art, en louant un de ses livres immortels : l'*Esthétique de la rue*.

Le poète Ferdinand Hérold se leva ensuite pour évoquer on ne peut plus brillamment les gestes fameux et les jours héroïques des « *petites revues* », mémorables dans l'histoire du mouvement symboliste.

M.^{me} Vera Starkoff dit tout ce que le poète avait fait pour l'œuvre des Universités Populaires, et l'en remercia. Puis M. Alcanter de Brahm parla au nom de la Société des Poètes Français ; M. Abel Bonnard au nom de ceux qui, n'ayant point en art les mêmes théories que Gustave Kahn, l'admirent toutefois pour son génie multiforme ; M. Toucas-Massillon au nom des jeunes ; M. Pierre Kahn au nom de la famille ; M. Coulon au nom du ministre Briand.

Gustave Kahn remercia chacun de ses bonnes paroles et tous de leur présence ; et son discours, point préparé, très spirituel et dépourvu de solennité, a été souvent interrompu par les applaudissements les plus chaleureux.

La soirée s'est terminée par l'audition de poèmes admirablement déclamés par M. Rameau et M.^{lle} Marie Marcilly, M.^{me} Thomsen, M. Bourny, M.^{me} Marie Mockel, M.^{lle} Sirben.

“ Poesia „

IL TRIONFO DI "ROI BOMBANCE,,

Lettere di PAUL ADAM, EMILE VERHAEREN, ALFRED JARRY
a F. T. MARINETTI

« Très cher et grand poète,

« Quel honneur vous me faites, et combien j'en suis glorieux! Vous avez bien voulu mettre mon nom sur la première page de votre *Roi Bombance*, le nom d'un humble prosateur traité de maître, par un lyrique et un pindarique: le lyrique et le pindarique que vous êtes.

« C'est à me donner un orgueil exagéré, si je n'étais sûr que le titre d'ami n'atténue heureusement et très doucement les hyperboles de votre indulgence littéraire.

« Je me suis mis à feuilleter ce livre de vie magnifique et d'imagination miraculeuse. Le doigt lève avec les feuillets des pierrieres et des fantômes, des décors et des idées fastueux.

« Quel incomparable monologue celui de l'*Idiot* (page 85)! On pense à toutes choses shakspeariennes et dantesques. Vous êtes sur la voie de la plus étonnante création.

« Combien je suis honteux et désolé de n'avoir pu vous satisfaire, autant que je l'aurai voulu. J'ai passé une année de travail formidable. Byzance m'a chargé de tous ses lourds joyaux et de tous ses lourds cadavres, six mois durant. Enfin! je vous adresse toutes les gratitudes et tous les vœux de votre prêtre dévot,

Paul Adam. »

« Mon cher Poète,

« Votre *Roi Bombance* m'est enfin parvenu. Il est d'un beau et d'un continu lyrisme. Il est l'incarnation d'un temps.

« Déjà dans *La Conquête des Etoiles* vous vous êtes bellement manifesté.

« Vous, du moins, vous êtes de la lignée de ceux qui n'ont pas peur de leur fougue et de leur spontanéité. Vous n'êtes point le poète tel que les convenances d'aujourd'hui voudraient qu'il soit pour l'a-

baisser à la petitesse du soi-disant bon goût, mais tel qu'il fut dans le temps où florissaient, pour la beauté du monde, les libres, ardents et violents génies.

« Très à vous

Emile Verhaeren. »

« Mon cher Poète,

« Il paraît prodigieux, même à moi-même, que je ne vous aie point encore écrit au sujet de ce plus prodigieux *Roi Bombance*. L'excuse est double: depuis novembre j'ai été très gravement malade de l'influenza, avec deux rechutes - je vous écris au lit - et je n'oublie pas non plus que je devais avoir le très grand plaisir de vous faire hommage de mes livres de chez Fasquelle. Cette fâcheuse maladie éternise l'achèvement de *La Dragonne* (roman commencé depuis la *Revue Blanche*) et retarde un peu mon prétexte à aller chez l'éditeur, mais je pense avoir fini ce mois.

« Vous recevrez en tous cas bientôt six petits volumes qui paraissent chez Sansot, sous le titre *Théâtre Mirlitonesque*. Les deux premiers sont sous presse, et si je suis en retard pour *La Dragonne* en revanche paraîtra presque en même temps un roman traduit du grec moderne.

« Vous ai-je donné mon *Ubu Roi*? Il y a si longtemps que nous ne nous sommes vus au *Mercure*!...

« Mais ces choses sur moi-même, uniquement pour excuser mon retard.

« L'impression est aussi vive que le premier jour, à relire *Le Roi Bombance*, de cette forme éblouissante de mots précis. Vous vous rappelez comme je vous disais combien peu de Français eussent su écrire, par exemple: « *En guise de freloche* », et les images plus belles d'être inattendues et formidables: l'épée-broche dégainée d'un corps raide, et surtout le coup de théâtre extraordinaire des râteliers coiffant de macabres couronnes les avalés ressuscités. C'est

une nouveauté admirable et qui était à réaliser, les personnages cartonnages et boîtes à surprise. Il est vrai que chez vous la surprise vise moins au rire qu'à l'horriquement beau. Je regretterai peut-être seulement de n'avoir point vu au commencement *Le Roi Bombance* plus longtemps au milieu de ses bombances, mais son nom seul, une synthèse, dit tout; et vous avez préféré offrir tout de suite ce que, sans doute, vous seul pouviez faire, le crépuscule de ce dieu, se déroulant jusqu'à la superbe apothéose de *Sainte Pourriture*.

« Merci, aussi de *Poesia* qui devient de plus en plus intéressante. Je serai fort heureux, sitôt guéri, d'écrire spécialement pour vous quelques vers. Je vous envoie en attendant des vers de femme. A vous qui avez su découvrir un grand poète italien il serait tout réservé, je pense, de révéler au public une poétesse de valeur. Il n'en surgit plus depuis La Comtesse de Noailles et madame Delarue-Mardrus. Charlotte J. Kernech de Coutouly Dorset est une jeune encore, mais mon aînée pourtant et très proche parente à moi en Bretagne (son nom est le même que le nom de ma mère). Depuis des années elle a écrit beaucoup de vers, qu'elle n'avait jamais voulu publier, sauf, étant toute petite fille, une pièce ou deux dans des feuilles bretonnes.

« Dans son œuvre considérable, j'ai pris au hasard ces deux courts poèmes: je crois qu'elle en achève un sur un sujet italien qui intéressera aussi *Poesia*. Il en a été pour ces poèmes comme pour les livres: vu mon état de santé, ils dormaient dans mes papiers depuis décembre, moment où elle me les a remis quand j'ai été faire une cure de quelques jours chez moi, en Bretagne.

« Et que soit encore glorifié *Bombance* le bon roi, pour les joies qu'il m'a données! En attendant avec confiance d'admirer de vous une prochaine aussi belle œuvre, je vous serre affectueusement les mains.

Alfred Jarry. »

“L'ESILIO,, di PAOLO BUZZI

giudicato da SILVIO BENCO

Paolo Buzzi è un temperamento di sensibilità addirittura inesauribile alle voci ed agli aspetti profondi delle cose: ciò che egli potrà forse domani è iscritto nella congerie enorme di ciò che egli ha fatto, in cinque anni di notti laboriose. Materia immensa, « L'esilio »: intitolata poema, perchè si intenda che la sua volontà di spaziare nell'universale è deliberata: il prototipo della sua concezione letteraria è a ogni modo nel romanzo; nel romanzo ad ampie divagazioni visionarie, pensose e sonore, quale fecero Victor Hugo, Paul Adam, Gabriele d'Annunzio; e il nome di romanzo, senz'altro, ne onorerebbe degnamente gli episodi che a me sembrano più condensati e più forti. L'opera permette di tutto dire, perchè tutto ambisce racchiudere: ha la verginità di una giovinezza matura di sua sapienza, e al tempo stesso immatura di sua esperienza: capace delle più grandi audacie con lo stesso candore onde mostra le più grandi sue ingenuità. Permette di tutto dire: voi crollerete la testa per cinquanta, per cento pagine, che vi sembreranno costrutte con monotona uguaglianza di stile e con mal disposte ricercatezze; non farete danno perciò all'autore strano; egli vi confonderà con altre cinquanta pagine, con altre cento, nelle quali saprà costringervi ad una attenzione luminosa, trascinandovi alla festa della sua intelligenza con la gagliardia di un ispirato. E non saranno queste e quelle, che episodi gettati nella gran fornace dei tre volumi, delle mille e più pagine, ond'è costituito « L'Esilio », rivelazione d'anima giovanile che vuol dir tutto e non subisce freno alla sua irruenza comunicativa.

Intendiamoci: io non voglio già dire che mille pagine non sieno troppe. Io ammiro anzi la liberalità della rivista « Poesia », editrice dei tre volumi, che stampò il manoscritto del Buzzi, vincitore di un concorso da essa bandito, senza chiamare l'autore a un consulto su l'amputazione delle pagine men necessarie. L'autore forse si illuse, in lasciarsi andare a tanta sovrabbondanza di espressione, di evocare l'augusta imagine della prolissità wagneriana o quella meno augusta, ma ugualmente generosa, della plenitudine universale di Paul Adam. Noi amiamo meglio che per dir molto non si dica troppo, e che il dilatarsi sterminato delle impressioni concomitanti non diminuisca in una opera d'arte l'impressione delle cose essenziali. Non ogni cosa può ritenersi essenziale, nemmeno nel cervello del più infervorato panteista. E l'arte, sia prosa o poesia, o musica o dipintura, è soprattutto opera di eliminazione. Tutti quei pensieri che nascono in noi non netti, non diamantini, non perfetti in sè

stessi, ma quasi scoria intellettuale che accompagna la fatica del pensiero erompente, l'artista sicuro elimina. Paolo Buzzi non è un artista sicuro. Non argina mai il flutto torrenziale della sua sensazione. E però un artista sincero. È incapace di tacere, di mentire e di frodarsi sè stesso.

E non artista nel significato comune che questa parola ha acquistato in Italia, di lucido ed elegante forbitor della frase; ma artista per la forma generale della sua visione, per la totalità della vita che egli ambisce rappresentare, prendendo come misure la totale astensione e la totale profondità di uno spirito umano. Quest'uomo, questo Ignazio Lanfranchi, questo supposto esponente della sensibilità dell'autore, della sua continua reazione agli stimoli della vita, della sua coltura, della sua attitudine all'astratto, della sua facoltà di dissezione del concreto, donde nasce una sua cosmogonia, un suo sentimento pessimistico del destino di un onnisciente nel destino universale, quest'uomo mi pare piccolo e fragile per contenere tanto orbe. E' il cervello ipertrofico di quell'omuncolo dalla testa mondiale che la rivista francese « Je sais tout » poneva su le sue copertine: tutto il plenisferio delle sensazioni e del pensiero caricato sopra un'individualità esigua. Forse questa piccola proporzione e questo poco eroismo organico dell'eroe pessimistico sono da Paolo Buzzi voluti. Ignazio somiglia a molti contemporanei nostri: audace a galoppar nei sogni che lo fanno poeta e magnificatore; restio ed infingardo nella lotta con la realtà, che lo fa nascondereccio e vile; pronto a prendere la vita come un dono voluttuoso di numi provvidi: pronto a rinnegarla come un disinganno ineluttabile e amaro, rifugiandosi nell'isola della morte, con la filosofia dispaiente il finito e l'infinito che è propria dei suicidi. Vediamo il profilo ideale di cotesta esistenza in cui Paolo Buzzi, incontinente ma penetrante analitico, ricerca la genesi e la morte di un poeta. Troppo tavolino, troppa poesia, troppa estasi musicale indeterminata, troppi vizî dell'immaginazione, troppo concetto della propria originalità fra i viventi, nell'adolescenza d'Ignazio. Risultano: una precoce stanchezza del volere, una disistima della realtà sociale arruffata e mescolata, e un'assoluta stima del sogno facile e solitariamente imperiale. Famiglia patriarchesca, divota al proprio adipe, e alla chiesa, famiglia di ghiottoni mediocri d'onde un fil d'ideale si sprigiona a incarnarsi in una forma classicamente logica di prete. Il figlio prete è per avventura il figlio che ha rapito nella sua spirituale ascensione quanto di idealità e di lavorativa letizia potevano

sorgere da quella gente grassa, tradizionale e metodica. Ignazio naturalmente, com'è del carattere suo, si sente anima staccata dal ceppo della famiglia; ama invece, lui poeta incredulo e mistico alla guisa dei nostri tempi, il fratello prete; comeché questi, con una certa candida perfezione di esistenza evangelica e di attività francescana, opponga e imponga un equilibrio morale al libertinaggio intellettuale del sognatore. Talché quando la vita incomincia a nerbarlo, a tagliargli la strada dritta con gli incanti di una chellerina in cui si ammoderna l'ufficio d'Armida, a fargli perdere la laurea, a impedirgli di giungere a un fine, a dargli il disgusto della fatica per il fine da raggiungere, egli ripara alla pieve del fratello, tra le montagne dell'alta Brianza: e qui è la vita del suo sogno; ascoltare le voci della natura, far nulla di lavoro umano, se non talvolta poesia. Sarebbe forse in quella vita la guarigione della precoce stanchezza dei nervi, denunciata dalla ipersensibilità estetica, dai turbini dell'immaginazione, dallo scoraggiamento innanzi all'atto reale da compiere. Senonchè una fanciulla appare tra quei monti, a far la maestrina dei bimbi, che è bella e di alto spirito e degna di essere amata; la natura rinnova tra loro l'incantesimo del Paradou zoliano; ed Ignazio si trova ad un tratto divolto dal delizioso egoismo montanino, travolto nella fuga pudica di una giovinetta che fu sua ed ha un suo figlio da dover nutrire di pane! Ignazio imagina — e nulla più potente e più vero che la rappresentazione ossessiva e stringente di questa sua antiveggenza — imagina tutte le durezza e le ironie tragiche della vita ai pari suoi, ai poeti, che lo chieggono, affamati di gloria e d'impero, un miserabile pane per sè e per le loro creature: e non osa; e fugge. Fugge dalla lotta, fugge, come è sempre fuggito, ma questa volta in un furioso delirio, di lucidità e di demenza, di codardia dell'uomo sbigottito dalla mischia sociale e di esaltazione disperata e sicura del proprio egoismo: fugge verso la morte: la morte più facile che la vita! Lo segue la sua donna, gridandone il nome, su per le balze scoscese della montagna dove il miserabile ascende notturno per appiccarsi ad un'antica croce, con la corda da giuoco d'una sua compagna d'infanzia, che egli amò nei chimerici sogni della sua anima di fanciullo. Lei, lei, egli riamava in quell'ultimo istante; lei, perchè ricca, perchè non sua; lei, il sogno, l'inconsapevole, che gli fornisce lo strumento liberatore della vita, non la povera creatura dall'anima reale e dal grembo fecondo, che corre su per l'erta, e batte gli stinchi nel sasso e si lacera ai rovi, e grida

e grida, per chiamarlo ai dolori dell'avvenire. Un uragano scoppia, e scocca tre fulmini: e l'uno colpisce l'appiccato, e gli altri sono per la sua donna e per il suo piccino. Così la tragedia del sognatore si scioglie in cenere.

Dalla trasfigurazione del poema abbiamo tratto la figura della realtà; dallo straripamento, dallo sconfinamento dell'opera densa e riboccante, abbiamo tratto la linea logica e vigorosa di un dramma psicologico. E l'una ci riuscì precisa, e l'altra ci riuscì continua, saldamente concatenata: giacchè nel fondo del temperamento lussureggiante di Paolo Buzzi vi è un acuto realista. E l'oceanico incedere della sua prosa lirica non è che una maniera nuova di « assaggiar la realtà », di studiare il fenomeno, di celebrare il rito intellettuale moderno che si chiama l'esperimento. Grande è la forza di questi assaggi e di queste celebrazioni, in alcuni che io amo staccare come capolavori della complessa mole dell'opera. La visione di Milano primaverile; la armoniosa corte di tutte le prostitute della storia evocate dalla immaginazione di Ignazio in un fastoso postribolo, dove egli va anelante il piacere grosso

e trova la tragedia del sogno e l'allucinante intensità dell'incubo; il grandioso effetto panico dello smarrirsi di Ignazio e di Clara tra le inquietanti lingue cervine della boscaglia; l'arrivo della propaganda socialista nelle montagne brianzuoie; la visione del drammatico sfacelo dell'amore sotto i colpi del destino avverso e della miseria persecutrice: sono gruppi di pagine dalle quali il mio spirito non si snoda se non per gridare il suo entusiasmo. E infine la corsa su per la montagna, la delittuosa e pur mirabile fuga verso la morte, quella febbre d'anima che sale, che sale, vertiginosamente, gonfiandosi di tutte le sue aspirazioni, gonfiandosi di tutti i suoi ricordi, gonfiandosi di tutta la vita magnetizzata verso un attimo solo e supremo, ampieggiante come un mare tumultuante di temi sovrapposti come una sinfonia, inesauribile ed insaziabile come se le pagine non bastassero mai all'ultima espansione del cervello che ha accumulato in sé un mondo e lo sente traboccare in fiumane diluviali: ah! bella forza, erculeea forza di uno scrittore giovane, il cui polso non trema a sostenere il peso di quest'ala immensa!

Ed ora pensiamo che questa opera così ciclica, così ricca, così documentaria di ciò che un cervello di vent'anni accoglie nei nostri tempi, così abbondantemente nutrita del succo di tutte le letterature e così armata di lente, di scalpello, di pennello, di acidi incisivi, per rendere tangibile l'intellettualità particolare dell'epoca nostra, non avrebbe mai trovato un editore, mai veduto luce, mai rotto l'oscuro ed ignorato incanto della sua solitudine, se una rivista che si chiama « Poesia » e che è fatta veramente per l'esaltazione dell'ingegno poetico su dal calpestio dei tempi, non fosse entrata con coraggio nella vita pratica delle intraprese e non si fosse fatta editrice dei tre volumi e dell'uomo. Paolo Buzzi non somiglierà più al suo protagonista: è salvo e crederà nelle belle lotte d'arte e della vita: poichè mani fraterne tolsero dal nulla e fecero scintillare al sole il libro fremente di vita che egli dedicava alla morte.

Silvio Benco.

IN PREPARAZIONE:

Le Conchiglie d'oro

LIRICHE

DI

PAOLO BUZZI

(EDIZIONI DI "POESIA",)

“L’Incubo Velato,, di Enrico Cavacchioli

giudicato dalla Stampa

Dall’Avvenire d’Italia:

Ed ecco i soliti tipi fatti pei re di Tebe — ma io non voglio morire, come Edipo, cavandomi gli occhi per troppo vederci! Intanto comincio ad inquietarmi, fin dalla copertina. Dentro, peggio che mai: saccomanni di rime, di versi, d’immagini: sfilate di gerundî puri nelle loro arsi in *endo* come teste di croati, sfilate di avverbi in *mente* antipatici a vedersi come ganasce floscie e bianchiccie di cuochi; puerilità, volgarità, nebulosità che vi fanno frugar sulla carta col lapis come con un coltello per scorticar non so chi; cominciate a dare all’autore del matto, del bestione, del cretino, vi pare che lo pigliereste a pugni nel muso se lo aveste davanti. — Sfogliate il libro a mezzo, leggete l’ultima pagina, tornate indietro, leggete due altre strofe; la sedia vi par dura, sbuffate, vi soffiare il naso... è finita: scaraventate il volume contro il muro e andate in istrada a pigliare un po’ d’aria. Questo mi toccò non una volta sola, ma due, ma non so dir quante, finchè risolvetti di seppellire il mariuolo nel cassetto della mia scrivania dove « altri infelici dormono ».

Un bel giorno leggo per caso sulle « Letture Venete » una recensione dell’ « Incubo » fatta da Ezio Minelli; mi fermo a leggere i versi: ma questo non è lui! non è quel bestione, quel matto insolente, quel mariuolo del Cavacchioli! Torno a casa, riapro il volume... Oh! finalmente vediamo!

Mi sono proprio ingannato? No! no, perchè in molte pagine del volume odiato mi sento rinascere quelle ire, quell’attrito che avevo provato: c’è ancora tra me ed esso, tra lo spirito di Cavacchioli e lo spirito mio qualche cosa di irreducibile; pure è anche evidente che tale mia condizione psicologica non è uguale a quella che provo davanti ai libri di certi poeti lumache: io sono ora uno spirito che lotta contro qualche cosa che non può vincere, che non può superare — io ho di fronte a me qualche cosa che reagisce, che resiste, che non si lascia pestare.

Leggiamo nel « Domani »:

Mandolate del mio sogno mite,
meraviglioso, non udite mai
per le quali, o mio core, tremerei
come pel grido di mille ferite;

albe e tramonti splendidi sognati
in altri mondi sconosciuti, in altri
tempi, veduti a traverso li scaltri
vetri a colori di cervelli amati:

sistemi di pianeti, ecco vi fondo
in una sola creazione, in una
anima sola che non sa nessuna
parola per il sogno sitibondo....

In verità la voglia di tirar pugni e sassi e molto chiari improprie mi ritorna più gagliarda che mai nel leggere questi versi; sento che se fossi un bestemmiatore attaccherei una litania, Dio me ne salvi, di moccoli. Con tutto ciò non lo posso negare: anche qui, anche negli altri versi, e non son pochi, nei quali come in questi la rappresentazione non è riuscita, sento però sempre qualche cosa che non è il solito, che non è nè la grande, nè la piccola accademia, che non è nè Virgilio La Scola nè Mevio Gabellini, nè Giovanni Bertacchi, nessuno insomma della proba famigliuola letteraria: qualche cosa ancora da farsi o di sfatto, abortivo o cadavere quadriduano, ma che sta da sè; che ributta, che ripugna, che va calpestato e che voi calpestereste, ma che non è il solito — non saprei come altrimenti esprimere l’impressione che mi deriva da questa lettura.

Prendo un altro lavoro: « Il Lamento di Tisifone ». Non mi spavento del titolo tartareo: c’è sempre qualche poco di *babau* in tutte le pagine del Cavacchioli... « Il Lamento di Tisifone » è un esempio tipico dell’arte di lui. Se c’è chi, leggendone i versi, voglia prima sapere pienamente « come andò la cosa » come una cameriera quando legge l’appendice, può cambiar lettura e comperarsi i luculenti poeti, per esempio, dell’Arcadia — io non ho tali pretese; anch’io però senza voler andare lungo le vie dell’arte in portantina papale, ho bisogno di avere in pugno il substrato logico del lavoro per coglierne tutto il valore formale, ho bisogno di varcare la fiumana delle figure senza rompermi le gambe e arrivare nel campo del *proprio*, ho bisogno di seguire il poeta. Ma il poeta gioca a mosca cieca e la mosca è naturalmente il lettore, sono io:

O vendetta, non senti?... A stormo sono
sonate le campane dell’inganno...

Le falci sono pronte! il grano è giallo!
La semina germogli ed i granai
aperti, nella tepida dolcezza
incubano la tua ricchezza, o Vita!
E l’alba spunta al gemito del gallo....

Ora una lacuna, ma il lettore non ne soffrirà,
perchè, riportato anche integro il lavoro, ne capirebbe tanto quanto:

Ma l’alba spunta al gemito del gallo
che senza tregua si risponde di
lontano con un triste gorgoglio;
le finestrelle adorne di garofani
s’aprono al sole, e stridono le secchie
che scendono nei pozzi alla frescura
dopo che s’infocarono.
È pronto, impaziente il tuo cavallo
ma scalpita raddrizzando le orecchie

contra il vento che giunge solatio.

..... solo tu non torni
Vendetta che ti pasci di rapina
sotto l’insegna dei perduti giorni!
Non ti risveglierà nessun vincastro?
Dimmi perchè le mani hai d’alabastro?
Ed i capelli duri come pietra....

Non cerchiamo naturalmente quel logico nesso che ci darebbe di questi elementi la statua; noi non la troveremmo, ma i colpi di scalpello che questo lavoro presenta dobbiamo confessarlo, sono colpi di un pugno capace; io sento il grossolano vizio che lo deturpa, ma lo sento proprio attraversare gli sbizzi scavati da quel pugno e perciò non posso scartare; io sento che in questo immaginare di cui mi manca in parte la chiave c’è un tesoro nascosto fatto di vigorie, di ardimenti, di sapienze finora ignorate, sapienze — benchè possano ancora apparire pazzie; come San Gerolamo, quando il poeta Giovenale gli parve non voler lasciarsi capire, io potrei dunque quest’altro enigmatico gettare nel fuoco, non mai nel cestino — dargli un rogo non un capestro.

Poichè pel resto un carattere dominante nel suo libro, anche senza i veri gioielli che vi si trovano, richiama su di esso la nostra attenzione: la liberazione da ogni pregiudizio letterario. Il suo fare è di uno spregiudicato; non di quelli che si atteggiavano per l’andazzo dei tempi, ma uno spregiudicato spontaneo e brillante: il suo modo di trattare i ritmi, le rime, le frasi, i vocaboli sconcerta e manda con le gambe all’aria il giudizio e finisce in ultimo per rendersi simpatico e conquire; egli mi fa approvare ed amare il verso libero che pesa sul gran cuore del mio amico Marinetti, egli mi rende poetico ogni elemento lessicale dando la cittadinanza di Parnaso, di Cirra di Elicona, d’Ascrea e di tutti i più notori villaggi di giurisdizione apollinea a tutti i concetti: sotto la sua penna diabolica non v’è aristocrazia lessicale nè frasaria; i sorci, i sacchi di noci, le lumache, i rospi, i carcami, diventano poesia insieme coi cipressi, con i salici piagenti, e con i lumi di luna. — Enrico Cavacchioli è un Filippo-Egalité dell’arte poetica. — I tentativi che Giosue Carducci fece nell’ « Intermezzo » coi rospi e con i maiali non paiono troppo raccomandarsi; vogliamo leggere « La febbre » del nostro?..

Su l’acqua, su la superficie grigia,
fosforescente, errava un brulicame
di moscerini. Un topo rosicchiava
un ventre vuoto, con la cupidiga
satanica ed orgiasta della fame.
Tutta la linfa delle vite morte
pulsava in una sola anima stanca,
con un angoscia di voragini ebbre:

La rappresentazione perde di forza solo nell'ultimo verso che ricorda l'arte solita. « La Fame » :

La sua bocca non ha denti, non ha labbra, ma tutta rosa dalla tabe mastica, ingoia con cupidigie oscene l'aria che passa piena di sapori, con velenosa ed avida ansietà. Pel suo corpo non pulsano le vene, e le mani hanno dita polpacciate, senz'unghie, senza peli nè giunture che cercano nel vuoto, brancolando, stiracchiando le braccia come impure spatole senza vita e senza cute.

Così scrive il Cavacchioli in quel macabro ch'è tanta parte dell'arte sua; ma il volubile estro gli dà la mano per espressioni di tutt'altro tono, sempre rimanendo con quel fascino di vita nuova che lo distingue. — « Un flauto » :

Su per i monti è chiarezza profonda, immensa, e il flautato animo informe, grave s'espande con un grido enorme che sembra di lontano si risponda.

La nota acuta, quasi si nasconde tra le alberelle del bosco che dorme, ristà sul l'ale del silenzio. A torme, a gamme, infine, il tono il cielo inonda.

Per i falcati archi lunari ondeggia la vellutata armonica follia che ha gridi e sogni di lontani amori, e vibra meraviglia in tutti i cuori per questa affascinante melodia che non ha regno e alberga in una reggia.

Ho riportato tali esempi pei quali possiamo concludere quel che ci occorre. Enrico Cavacchioli dunque è un poeta e batte la via dell'arte. La sua parola malleabile come l'oro e versatile come la luce ha il suono sereno e gagliardo del metallo buono anche là dove la sua intenzione non ha avuto quella tempra che le era necessaria; come abbiamo notato, essa è soprattutto una parola esteticamente (non posso dire moralmente) sana, senza accademiche simulazioni, senza i lustrini e i campanelli che le arti povere devono mettersi attorno per chiamar gente. Esaminando a parte, a parte un suo componimento noi constatiamo con piacere come di questo poeta non si può dire che abbia giocherellato di aggettivuzzi, di nometti, di avverboli come sogliono fare i passanti e presunti fauolini della musa lattaiola, nelle poesie dei quali una parola più, una parola meno non guasta — in lui è tutt'altra cosa. E' in lui la coesione di elementi che caratterizza e prova perentoriamente l'opera d'arte; un organismo a cui si possono impunemente, senza che se ne risenta, strappare, mettiamo, un occhio, un pezzo d'intestino, un polmone non è più un organismo — esso è un cadavere.

Emilio Zanette.

Dal Mercure de France:

Un irrésistible besoin de renouveler nos visions et nos sensations pour aimer et pour reprendre la vie d'un amour nouveau, sincère, nôtre, domine tous ces jeunes talents.

De même, M. Enrico Cavacchioli, dont l'étrange et forte fantaisie a trouvé des rythmes parfaits pour s'extérioriser en beauté, montre la nouveauté de sa vision de la vie.

Son œuvre, *L'Incubo Velato*, a été couronnée par la revue **Poesia** qui l'a saluée triomphalement.

Un amour sauvage de la nature, une compréhension farouche des rapports entre les hommes et les choses, une signification singulièrement ironique découverte dans chaque attitude de l'être, forment le charme et l'envergure de ses poèmes.

Ricciotto Canudo.

Dal Palvese:

Accasciata su le gambe impudiche, flaccide, la cadente anima triste guata se mai nel vespero passarono le prede, coi sanguigni occhi stellari. Sale un coro di prefiche lontane, nascoste; un bubolare di campane alto s'effonde per i cieli chiari. La sua bocca non à denti, non à labbra, ma tutta rōsa dalla tabe mastica, ingoia con cupidigie oscene l'aria che passa piena di sapori, con velenosa ed avida ansietà.

La fame: Così è ritratta da Enrico Cavacchioli nel suo volume *L'Incubo Velato*. La visione non finisce qui; il poeta continua ad inciderla, a smaniarla con i suoi corrosivi, finchè non ne abbia esausto tutto l'orrore, non ne abbia aspirato tutto il lezzo dalla bocca famelica. Per quella bocca passarono « membrane marce e corpi di lombrichi, teste di sorci e tutta l'immondizia e la barbarie delle carni sfatte. » Questa purulenza non si mette in versi per la prima volta; Enrico Cavacchioli discende direttamente dalla scuola che celebrò il suo legittimo avvento il giorno che Carlo Baudelaire incominciò a far « fiorire il male » e a condurre la schifiltosa Musa per le vie malinconiche su le quali si incontrano la carogna e la putrefazione. « Santa Putredine » : uno dei personaggi, e il più solenne, del « Roi Bombance » di F. T. Marinetti: la fatale divinità dei poeti che vedono il mondo con occhi pessimistici; che non si accorgono soltanto dell'aria pura, del verde, dei sereni, della capanna ove si baciucchiano gli ingenui amanti, ma sono anche orribilmente impressionati dagli scirocchi, dai torvi rovai, dagli acquitrini, dalle mefiti, dagli ospedali, dalle camere funebri. Essi hanno una mitologia che vale quell'altra: una mitologia della notte e del fango, contrapposta a quella dell'Olimpo e della rosa dei cieli, tutta limpidità e splendore. Pare altresì che talvolta sappiano vincere nella gara poetica: infatti *L'Incubo velato* ebbe il premio nel concorso bandito dalla rivista *Poesia*: e giustizia resa ad una dalle più lugubri, ma anche più vaste e più fertili immaginazioni che promettano di rappresentare l'enigma della vita con una acuta e disperata sensibilità.

Per quanto il poeta trovi in cotesta sua immaginazione espressioni mirabili, non dobbiamo nasconderci che i suoi mostri, i suoi incubi, i suoi lemuri, le sue versiere, le sue piovre, le sue ca-

rogne, sono orami una mitologia: appartengono ai poeti della sua stirpe; non a lui solo; non costituiscono una sua proprietà, ma segnano una direzione presa dal suo spirito. Ciò che egli porta di più proprio in questo mondo notturno di smarrimenti e d'angosce è la inesauribilità e la possente energia della sensazione, colta sempre nella tensione massima del sistema nervoso. E del poeta è anche il nerbo l'atto plastico nel foggare il verso. I desideri di novità e di libertà metrica del Cavacchioli non prevalgono su la sua naturale tendenza a sentire in endecasillabi i problemi d'armonia che egli vorrebbe imporre al suo orecchio. Il fato di Baudelaire, che ebbe da natura l'osservanza della forma quadrata, sembra si propaghi nei baudelairiani. Quasi contro voglia, il Cavacchioli è attratto dalla forma chiusa. Aperta resta talvolta l'idea, e come sospesa e indeterminata e aspettante dal lettore perplesso il suo compimento; forse anche talvolta fa troppo a fidanza col valore intellettuale di un uomo suggestivo di parole. Queste non hanno sempre la ragion meditata e il peso dell'oro. Togliamo un esempio dal frammento breve, ma sì vigoroso ed intenso, che abbiamo preposto a queste righe: il Cavacchioli adopra il vocabolo « barbarie », che gli stride bene all'orecchio, e lo attribuisce alle carni sfatte: ora « barbarie » è un attributo umano e non ha a che fare con la sfacelo delle carni. Ma quanta efficacia e quanta inventività in altre espressioni: e non solo, fortunatamente, delle ridde macabre e dei cieli sabbatici, bensì del mare, della campagna, dell'amore! *L'incubo* è in esse veramente « velato »: è la concitazione l'ansia dell'animo che sente lavorare in sé stesso e si turba. Il Cavacchioli è giovanissimo: analizzando più profondamente le sue liriche, vi troveremo forse, libera e quasi inconscia di sé stessa, la sacra frenesia dell'anima di gioventù.

Silvio Benco.

Dall'Ora:

L'Esilio di Paolo Buzzi, il bellissimo romanzo pubblicato nelle *Edizioni di Poesia* giunto in pochi mesi al suo quarto migliaio, è seguito oggi da un nuovo volume, *L'Incubo Velato* che rivelerà al grosso pubblico un grande poeta ventenne: Enrico Cavacchioli, il vincitore del secondo Concorso, che la rassegna internazionale **Poesia** indisse e coronò col premio di mille lire.

Già tutti i grandi quotidiani si sono occupati delle letture dell'*Incubo Velato*, che Enrico Cavacchioli fece per l'Italia, davanti a pubblici imponenti che lo accolsero con entusiasmo ed hanno riportato giudizi elogiosi di illustri scrittori che salutarono il poeta alla sua prima apparizione alla Università Popolare ed alla Famiglia Artistica di Milano, dove fu presentato dallo stesso direttore di **Poesia** F. T. Marinetti, con un eloquente e simpatico discorso.

Oggi che « *L'Incubo Velato* » appare in veste magnifica, con copertina suggestiva del notissimo pittore Romolo Romani, non ci sembra inutile rilevare la grande e potente originalità d'ispirazione che anima questo volume di versi.

Enrico Cavacchioli porta un nuovo fascio di

sensibilità ed una forma tutta personale: egli si è liberato da qualunque servilismo di imitazione, anzi sdegna la consuetudinaria lamentela di mille poetuculi, infarciti delle similitudini D'Annunziane o Pascoliane.

E ci porta tra le sue visioni cantando da prima le fatiche paurose dei marinai nelle *Appariscenze terrene*, con una potente sinfonia luminosa, animando sotto i nostri occhi uomini e sensazioni, squarci di cielo e distese di mare, ballate di acque procellose e frulli di procellarie.

Poi la sua visione si intensifica in una straripante espressione di audacia nei *Flagelli* che racchiudono le più inebriate e brucianti visioni della lussuria orientale velate di uno squisito sentimento nostalgico.

Nella *Danza Macabra* questa originalità si fa anche più intensa con una forza davvero mirabile; perchè egli ci atterrisce e ci riempie di dolcezza allo stesso tempo.

Così egli passa da una espressione rude e selvaggia ad una molle soavità.

Gli Idilli sentimentali, che mi sembrano la parte più ammirevole del volume, sono tutti intessuti di malinconie. Qui il poeta piange veramente e scrive con le proprie lagrime. Non credo vi sia più commovente poesia di questa che sgorga dal vivo cuore del poeta, con una semplicità seducibilissima.

Con la pubblicazione dell'*Incubo Velato*, il direttore di *Poesia* F. T. Marinetti continua la serie di eleganti ed artistiche edizioni italiane e francesi, che per il nome e l'ingegno degli autori sono destinate al più grande successo nel mondo intellettuale europeo.

Questa serie conterrà una nuova edizione sonuosissima del poema epico *la Conquête des Etoiles* del poeta F. T. Marinetti, autore altresì della celebre tragedia satirica *Le Roi Bombance*. Questa pubblicazione, di un lusso eccezionale, sarà illustrata dai maggiori pittori Parigini.

Dalla Société Nouvelle:

L'Incubo Velato par Enrico Cavacchioli. (Editions de *Poesia*, Milan) — M. F. T. Marinetti, l'auteur de *Roi Bombance* de *La Conquête des Etoiles* de *Destruction* dirige à Milan une précieuse Revue Littéraire. Elle porte le titre simple et fier de **Poesia** et se fait remarquer par certaines originalités, propres à lui faire soutenir une certaine ressemblance avec les grands « magazines ».

Poesia rembourse le prix de son abonnement en volumes et organise des concours littéraires. M. Cavacchioli, l'auteur de *L'Incube Voilé* est un lauréat de ces concours. J'ai lu cette œuvre tout d'une haleine. J'en ai gardé une impression calme, de solitude douce.

Ici l'homme en face de la nature, quel que grandiose qu'elle soit, garde son attitude sereine. Car sa grandeur même est en harmonie avec la grandeur du décor où se situe sa vie.

En face de la mer et dans le silence de la nuit, où ne s'entendent que les clapotis des flots contre la proue vigilante du navire, « les mousses revêtent les bien-aimées de songes doux » comme, « sous les ailes infinies de la nuit, erre sans émoi une silencieuse luciole. » Et la douceur sereine, le silence recueilli dont s'imprime chaque poème du livre est si prenant qu'on se surprend tout-à-coup à éviter les froissements d'un feuillet qu'on tourne, tandis qu'on retient sa respiration et que, parfois, la main involontairement, fait vers de lointains bruits le geste qui écarte et apaise.

Quelques vers, soudain, communiquent à l'âme le frisson mystérieux de la beauté insaisissable, tes ceux-ci, que nous donnons, avec ceux qui les enclosent et les complètent.

A la fenêtre ouverte, une subtile lumière couronne mon silence. Bat une horloge. S'épanche dans les vasques une fontaine. Une aile qui lutte

dans l'ombre fait tomber quelques feuilles avec un bruit de vieilles soies fripées.

L'aile, enfin, se libère; détourne le vol fatigué de l'éternel fleuve du sommeil, et comme dans un tourbillonnement la chandelle qui veille et m'éclaire. [cueille

En certains poèmes, s'avère une sensibilité qui s'est modelée aux contours d'une sensibilité étrangère. Ceci, par exemple, ne vous rappelle-t-il pas Verhaeren :

« Tempête... Ténèbre sur ténèbre... Crépitement de pluie sur les labours - Eclair livide. Tout se tait. Les yeux des hommes tremblants se fuient....

« Le bruit se calme - Il reprend avec une rage perverse. » Les femmes se signent. Un chêne s'abat et se fend.... ».

Un barbare aurait-il donc conquis Rome?

E. Rizzardi.

Dalla Revue des Lettres et des Arts:

ENRICO CAVACCHIOLI. — *L'Incubo Velato Poèmes et Liriche*. — (Milano, Edizioni di *Poesia*) 1906. 1 vol. 3 frs.

Enrico Cavacchioli est un lauréat des concours de l'excellente revue milanaise **Poesia**. Le fronton de son livre porte l'inscription: « Thou shalt be all in all and I in the »; elle indique le double caractère de l'œuvre: mysticisme panthéiste, influence étrangère. Sur toutes ces pages brutales ou doucement harmonieuses, plane un calme immense. Derrière les futaies surgissent les satyres aux gris yeux métalliques, symbole de la mystérieuse forêt; au-dessus des arbres, sur les ailes du silence, dort le son d'une flûte. Plaines, montagnes, mers, tout est rempli d'insaisissables fantômes réels. Mais à l'immense et effrayant Tout, l'homme, conscient de sa supériorité, oppose son âme sereine et insondable comme la nature même. Le thème n'est pas nouveau en deçà des Alpes, mais Enrico Cavacchioli a une belle et fine âme de poète et son livre est à noter.

IN PREPARAZIONE:

Le Ranocchie turchine

LIRICHE

DI

ENRICO CAVACCHIOLI

(EDIZIONI DI "POESIA,")

MA QUI LA MORTA



POESIA RISURGA

VENDIMION

(POEMA GROTESCO)

CANTO PRIMERO INTRODUCCIÒN

I.

Ahora que habeis hablado de todas las morales,
y que, sobre mis siete Pecados Captales,
blandís vuestros Critierios, á guisa de puñales,
!oh amigos! desde vuestros sillones doctorales,

yo, que no he puesto nunca leyenda en mi divisa,
yo, que escancio mi sangre para decir mi Misa
y sè las rebeliones que la furia improvisa,
yo, que tengo las lágrimas, porque tengo la risa,

quiero hacer una música de todo lo que he oido,
abrir paso, en mi canto, á todo lo vivido,
meter en mis estrofas al mundo conocido
y mirarle en los ojos para verle el sentido.

De la primer mirada aun guardo la amargura:
igual fué que si entrara en una sepultura,
vi, por fuera, coronas de compuesta hermosura,
por de dentro gusanos entre la podridura.

La segunda mirada me enseñó á los mortales ;
 iban pasando, á saltos, los anillos sociales,
 y unas bascas viciosas y unos hipos sensuales
 les daban cataduras grotescas de animales.

La tercera mirada fué á las cosas divinas ;
 lejos de acá se estaban lo misuro que neblinas,
 sobre negros cadalsos, sobre templos en ruinas,
 estriaba la sangre sus tintas opalinas.

En la cuarta mirada ya pedia consuelo ;
 ya, en mis ojos, hacian las lágrimas un velo,
 y ya los apartaba, heridos en su anhelo,
 con un dolor, del mundo ; con un temor, del cielo.

Surge una voz, entonces, de metálico timbre
 que del vaho animal rasga la espesa urdimbre :
 — no hay, á su paso rápido, un alma que no cumbre
 como al paso del viento las aristas del mimbre —

« Humanidad-rebaño, de cuyo innohle seno
 « en malhora he chupado el maldito veneno,
 « ¡ quédate en tus establos con la paja y el heno,
 « yo despliego mis alas hacia un mundo más bueno !

« No quiero una plegaria ni reclamo una mano :
 « no hay sonido, en mi lengua, para el nombre de hermano :
 « un áspero camino, huyendo del pantano
 « recorro, y es ajeno á mi todo lo humano ! »

¡ Oh, mortales — si aun quedan — ! Poco duró el hechizo
 conque la voz metálica vuestras almas rehizo ;
 este llama cenobio á su vulgar chamizo
 y *torre de marfil* á sus púas de erizo.

En la quinta mirada yo no habia esperanza :
 dá contra el mundo como, contra el yelmo, una lanza ;
 ni un aliento de vida á ocupármela alcanza
 y contemplo las cosas como una lontananza.

A la agria voz reciente otra agria voz responde :
 es la voz de un filósofo que, al hablarnos, se esconde :
 (el lector, para oírle, en si mismo zahonde,
 porque ectá en todas partes y no sabernos donde):

« ¡ Oh Humanidad ! ¿ que importan tus miserias actuales ?
 « Mañana darán flor tus espasmos sociales,
 « para mañana tajen, en sus negros sitiales,
 « tus pálidos mendigos purpuras imperiales !

« ¡ La Humanidad avanza ! ¡ Mañana sera el dia !
 « Echad el paño de oro de la filosofia
 « sobre el pecho en zozobra y loc piés en sangría :
 « - ¡ la Humanidad avanza ! ¡ Mañana será el dia !

« Sobre el ara con sangre refulgirá el Sagrario....
 « para que el bien florezca el Mal es necesario....
 « ¡ colocad los cimientos y hablará el Campanario !.... »
 — Lo que empezó el filósofo, lo acaba el dromedario.

Ve el mal que le rodea y el sueño no le roba ;
 lleva su fardo á cuesta y sonrie y se arroba,
 porque cuenta mañana, en su desierta alcoba,
 cuando le apriete el hambre vivir de su joroba !

En la sexta mirada me volvia á mi mismo —
 terminaron sus himnos Orgullo y Egoismo,
 de las negras visiones rompióse al espèsismo :
 y el triste cuadro urbano me apagó el heroismo.

A lo lejos rugia la enorme Capital —
 Yo cruzaba las calles, en desierto arrabal ;
 un niño con harapos tiraba del ronzal
 de un rucio de trapero, lamentable animal ;

La Vida alli asomaba grotescamente seria :
 vi, en torno mio, casas de roñosa materia,
 vi grupos de mendigos y barracas de feria,
 — mis visiones pararon en aquella miseria.

II.

¿Y la Bondad? ¿y la Bondad florida?
 ¿No quedan ni raices de esta planta en la vida?
 ¿no andará por las grietas de la tierra escondida?
 ¿ya no hay Bondad? ¿ya no hay bondad florida?

— Tu, que me miras grave, con tus ojos tristonos,
 ¡Oh rucio de trapero, cosido á costurones!
 Di ¿no hallaste, estos días, por entre unos montones,
 los restos de la planta de mis saluciones?

¡Oh, pobre rucio flaco, qué lindos ojos pones!

¡Qué lindos ojos tristes de niño envejecido!
 ¡qué ojos soñando un goce que no te han concedido!
 Tu conoces la planta porque no la has habido,
 de tanto de desearla, el gusto le has cogido.

Tu martirio, en silencio, pide una letania ;
 el vaho, cuando sudas, se te hace poesia
 y del vello, que cubre tus lomos, tejeria
 su cenicienta túnica Madre Melancolia.

Tus sedosas pestañas se cierran maquinales
 ante el duro relieve de las cosas reales,
 y guardas en le fondo de tus ojos sensuales,
 la verde maravilla de los campos natales.

¡Oh, pobre rucio flaco! — En tu frente hay señales.

En tu frente hay señales que me quitan la venda :
 baio tus pobres patas se anima la leyenda,
 el aire, cuando avanzas, parece que se encienda,
 toda tu mansedumbre solicita la ofrenda.

..... Veo un camino de árbole, en floridas arcadas,
 y veo casas blancas, sobre azul destacadas,
 y palomas, que flotan por el aire, á bandadas,
 y me llega un rumor de palmas agitadas...

Hay una muchedumbre que se lanza á un camino...
 salen brazos desnudos de las mangas de lino...
 van los niños por alto en el sol matutino,
 las mujeres se empinan sobre el hombro vecino,
 se hace blando, en las rosas, el andar de un pollino
 — y entre lo mas humano, pasa lo más Divino !

Aun conservas señales de la gran maravilla
 ¡ho pobre rucio flaco! y, al andar, tu rodilla
 en una involuntaria genuflexión se humilla :
 aun tiene santidad tu buena fé sencilla.

— ¡ Oh, vengamos á cuentas, los tigres, los reptiles,
 los erizos huraños, los camellos civiles,
 y vosotros rebaños, que pululais á miles,
 por estos verdes trigos y estos montes cerriles!

Yo sobre todos juntos colocare este asnillo
 porque fué, en los dolores, laborioso y sencillo;

porque llevó al Mercado su carga cada día
 y en los campos natales soñò cuando dormia;

porque, en calma doméstica, santamente se avino
 con la gallina y con el cerdo su vecino;

porque escondió el dolor de sus carnes enjutas
colocándose en ellas una carga de frutas ;

porque, jamás avara, su alma espléndida y larga
no cambiaba de dueño y cambiaba de carga,

y porque, visionario, no trató nunca, como
cuando llevaba flores — ó á Jesús, en el lomo!

III.

Yo no traigo los salmos de una gran profecía ;
ni persigo la noche, ni preconizo el día ;
mi Dios entre la turba de los hombres se cria,
mi Humanidad es una Santa Virgen Maria.

Yo amo el coger las cosas desde lo mas terreno :
de un poco de milagro todo el mundo está lleno :
toda animalidad exhala de su seno
el hálite de bueyes que abrigó al Nazareno.

Mi dedo no señala las hondas lejanias,
y mi Espiritu amante no conoce herejias :
mis manos, en el claro sol de todos los días,
se meten por los nidos y acarician las crias.

La salvación que traigo no entra por el oído :
en mis propios manteles, con mi pan, la he comido,
en la paz de mi vaso de vino la he bebido,
— desde que vivo, todo en ella estoy metido.

Yo escuché profecias surgir como huracanes,
del manto de la vida desgarrar los hilvanes,
dispersar á los hombres en trágicos afanes,
y echar, en su alma humana, sernillas de titanes.

Yo vi, en el desconcierto del ansia prematura,
por cada monte un alma echar á la ventura,

sangrar por los senderos, perderse en el altura,
y rodar à los fondos, buscando sepultura...

sufrimos de un ardor que no ha encontrado objeto:
en nuestro huerto de hombres hay un áspid secreto;
disparamos al airè nuestro espíritu escueto,
damos á Dios la vida y al mundo el esqueleto.

IV.

Mi palabra abandona quiméricos vislumbres;
yo estoy en lo diurno y estoy en las costumbres;
yo no me ruborizo de enviar á las cumbres
el vaho del puchero donde cuecen legumbres.

Si me quemé en las brasas de antiguo brasero,
con la convalecencia me curé de altanero:
sacudo mis sandalias y cambio de sendero,
y, en la paz de Dios, fio que sea el verdadero.

¡Ayúdenme á seguirlo mis propias esperanzas!
De Vendimión, el rústico, digo las malandanzas:
si la historia os conmueve, mis bienaventuranzas,
son un poco de risa y un poco de alabanzas.

— Canto, en aquellas horas, cuando termina el dia
y los blancos rebaños tornan a la alqueria. —
Con la vaga penumbra, que los tonos destría,
en los quartos urbanos entra la Poesia.

El péndulo a espíritu que vuela, pone tasa...
En un rincón, á obscuras, agonizza una brasa;
la moza de servicio, canturreando, pasa,
y una inmensa blancura alboroz a la casa:

bajo la vieja lámpara, el mantel han tendido —
Hay niños que se cogen á unas sillas, con ruido,

el padre le está hablando á la madre, al oído....
 — Yo no sé si á estorbaros, buena gente, he venido.

En el Nombre de Dios, prosiga vuestra cena ;
 para el poeta intruso cualquiera silla es buena ;
 que estas mozas risueñas no se den otra pena
 que mirarme, al principio, y oír mi cantilena.

Sabreis que yo retorno de unas luchas mortales....
 que he presenciado crímenes y que he visto puñales,
 los hombres me tomaban figura de animales :
 era un desbarajuste de todas las morales.

Yo me encerré en mi mismo con una gran tristeza :
 reclinabas en mis manos la cansada cabeza ;
 y queria, en mi adentro, componer una pieza
 de una eterna enseñanza y una justa belleza.

Como los de mi tiempo, hice sociología,
 interrogué á la ciencia á ver qué mi diría,
 pregunté al Peregrino qué sendas tomaría,
 y — en una encruciyada — perdi la Poesía.

Ayer nos encontramos. — Tu, mi Amada, lo sabes
 que con ella venias entre tus brazos suaves :
 para entrar en mi caea le sirvieron de llaves :
 tus florecidos labios y tus pupilas graves.

Del encuentro reciente aun ardo en la piedad
 y se me sale a fuera toda la intimidad ;
 campean mis palabras con nueva libertad
 ¡ y en la flor de mis versos va la flor de mi edad !

Obediente al dictado, mi alma humilde procura
 una voz inmortal servir en la escritura :
 ¡ bebo en aguas de amor que es la fuente más pura !
 Todas mis facultades entran en compostura,

Para encenderlo, quiero descender al abismo:
 con mi voz baja al mundo el eterno espésismo;
 y azotando en mi orgullo, soplando en mi egoismo,
 !quiero dar á los hombres lo mejor de mi mismo!

Para servirme en todo prepárate, Palabra,
 que tu seno, al amor de mis amores, se abra;
 sé noble como el águila y ágil como la cabra;
 dura como el martillo que los mármole labra.

Entra por las heridas y sus desgarros quema;
 sé bálsamo, despues de haber sido anatema;
 florece en los espinos y házmelos diadema;
 va, en ti, la medicina mayor de mi poema.

Olvidarás el énfasis con que hablan los doctores
 y te irás por las sendas, entre los labradores,
 ó por calles y plazas sin ruido de atambores;
 — como el asnillo de antes — con tu carga de flores!

— ¡Oh, no! — Dejad las frutas sobre el mantel frugal;
 estos buenos colores no han de avenirse mal
 con mi poema ni con su heroe principal:
 que, tranquilo, en su sitio se quede cada cual.

Solo hareis que me dejen este jarro vecino:
 come el Maestro viejo, que me mostró el camino,
 yo, al terminar mis cantos, si en daros gusto atino,
 no os tomaré otra paga que *un vaso de bon vino*.

E. Marquina.

Paris, Abril 1906.

Petőfi Sandorhoz Pier Emilo Bossitol

Jòkai Mor forditàsàban

Questa traduzione ungherese, assolutamente inedita, fu fatta dall'illustre e compianto MAURIZIO JOKAI leggendo la poesia « A Sandor Petöfi » del Capitano P. E. Bosi, autore del lodato volume « Spade Azzurre ».

Oh édes szilaj magyarom,
Ki mindig szemem elé jösz,
Oh te majusi erdei virágszál
Letörve legszebb időben!

Te nagy szó, belevegyülve
A szent viharok fergetegébe
Nem hinnéd tán, hogy néha olykor
Dalaid olvastán zokogok.

Zokogok remegve. A szerelem
Gyász indulatok közepébe ragad;
Majd a magyar haza becsülete
Vérontó ütközetekbe riaszt.

Odamégy. Dalt zengve. A kard
Fennyen emelve a napba ragyog
Slelkes szavaidra a nép szemiben
Kigyullad a láng és égre lobog.

Svillám a hogy ott lecsap, úgy elenyészel
Mig dörg a vihar. Hijába keres
Mind az ki szeret, holtak mezején,
Holt honvédek között rád nem talál.

Halva Petöfi! Elterjed a hir,
Rémhir, mely boszut követel.
Dè a néphit mondohire vele kél,
Nem halt meg Sándorunk! várni lehet.

Oh édesem, én magyarom, ki soká
 Bujdossál a végtelen pusztán
 Sminden csárdában hátrahagyád
 Magyar szivednek lázalmait.

Kiholdvilágtól ezüstös éjeken
 Szortad az élet szenvedelmeit
 Szortad a napba a szélbe dicső dalaid
 A hü szerelemről sa harczi mezökröl.

Hát most a hallgatag ősz idején
 A hunnok szép hajadon leányi
 Merengve is szomorun odajönnek
 Emlékedet megkoszoruzni.

Csak Etelka bolyong egyedül
 Véráztatta sirhalmod felett,
 Téged keres és rád talál ott,
 Sohajtva ölel meg, s eltűnik veled.

A durva pusztai pásztor
 Vad méneit őszszeterelve
 Megszünteti az ostor pattogást
 Hert tüneményt lát közeledni.

Távolban a völgyből emelkedik
 Egy lenge pár ködalakja ;
 S lassan elenyész, az éj árny aiban,
 Csókok csattogása között.

Ki téged étlében így szeretett,
 Még holta után is ölel
 S végtelen kéj gyönyörében
 Égi öröm közepébe ragad.

Mert ez a végzete a derék hősnek
 Hogy jutalmát csak az égben leli
 A költő végzete egy édes mosoly
 S egy csók a hü szeretötül.

Édes magyarom legalább
 A te nemes honod jól megküzdött
 Nem mint a miénk, keblébe
 A gyáva tespedést bezárva.

A magyarok földén legalább
 Hangzott az ősi buszkeség,
 Mienken a rut megalkuvás
 Éljent kiált az ellensigne.

De még legyözve is Arpád hazája
 Meg örzé az ellenállás kincsét
 A mienk irtozza a harczot
 S vásálja a békét aranyon.

Menj harczos alunni. Ne értse szavad
 Az én feledékeny hazám,
 Hadd hajtsa fejét, görbitse nyakát
 Várva magára a rabigát.

Menj, alugyál, ne halja énekedet
 Mint nem hallja Mamelli testvérét
 Ki álmodik a temetőben
 S nem hallja senkitől szégyenét.

Ki álmodik a hajdani Itáliáról
 Az büszke, egységes, tiszta hazáról
 Mit versben el nem mondhatott
 Elmondta vad tusában.

Oh jobb elveszni a fegyveresek
 Ozönében törhetetlen lélekkel,
 Mint meghajtani Entotto előtt
 Románok felséges fejét.

M. Jokai.

NB. "Poesia,, pubblica solamente versi inediti.

Les Oranges

Ecrins de pierreries que nous ouvrent les Branches,
Lunes d'or que les Nuits laissent dans les Ramées
Et qui tombez sur nous en jaunes avalanches
Les Après-Midi parfumées,

Oranges, Fruits de feu donnés à notre bouche,
Gorges que livre au sang l'ivresse des Bacchantes,
Vous qui jetez en vous quand notre main vous touche
Le désir de vos chairs calmantes,

Vous que j'aimais à voir resplendir sur la Mer
— Echarpe de l'azur flottant à l'horizon —
Boules d'or qu'un Jongleur fait danser dans les airs
Sur les jardins et les maisons,

J'aime de la terrasse ouverte aux vastes soirs
Contempler le manteau de votre grand trésor
Que la brise balance en riches encensoirs
Vers le couchant aux mares d'or.

Mon Être retentit de charnelles caresses
Quand vers vous le Désir fait se tendre mes mains,
Nudités découvrant l'invisible Déesse
Se cachant des Humains!

O quand je vous captive aux filets de mes Doigts
Un transport inconnu soudain me transfigure :
Il me semble toucher à la Chair forte et pure
Des Seins multipliés de la grande Nature
Se révélant à moi.

Emile Bernard.

Le Circuit de la Jungle

Quelqu'un se leva dans cette assemblée nocturne de nègres, de forbans, de cow-boys et de riches planteurs.

— Quoique vous fassiez — dit-il — vous creverez tous sous la trique de la Mort!... Pas la peine de ronger vos entraves. La Mort vous rattrapera toujours, car nul ne peut la dépasser à la course!...

Tous répondirent:

— Nous verrons ça!

Et ils sortirent de la case en bougonnant.

C'était aux dernières heures violettes de la nuit. Dans la jungle électrisée par l'orage, les lueurs corrosives de l'aube léchaient la végétation de bronze qui suffoquait un village aux toits acariâtres. A l'horizon, les noirs échafaudages interrompus d'une ville naissante s'accrochaient éperdument aux nuages.

Quelques instant après, des nègres s'avancèrent en traînant un grand jaguar métallique encore engourdi de sommeil. Vite, on lui frotta à tour de bras le poitrail à manivelle. D'autres jouaient sur les graisseurs de sa croupe pour calmer les prurits de la bête.

Enfin, dans ses poumons ajourés et sonores, se déchâinèrent de turbulents catarrhes et de profonds mugissements.

En même temps des mécaniciens poussaient sur la route du circuit trois chars étranges aux formes agressives. On eût dit d'énormes revolvers à quatre roues. L'un des mécaniciens expliqua:

— Ce sont les projectiles qui font marcher les engrenages, en jaillissant coup sur coup du canon de ce revolver. Tenez!... Je me courbe en chien de fusil sur le tambour plein de cartouches.... Mon pied touche la gachette.... O gué! Je pars tout seul!...

Dans la pénombre rousse des hangars, rongée de pâleurs mauvaises, apparut ensuite le profil d'une tortue monstrueuse tirillée par des forbans coiffés de rouge.

Celui qui enfourcha la carapace déclara:

— Moi, j'ai de la dynamite entre les jambes et sous le nez!... C'est pourquoi je ne cours pas, je saute!... Un truc épatant! Car plus ça éclate et plus ça va vite!...

Et cependant des cow-boys lancèrent au grand galop deux cavales d'acier aux naseaux tonnants. Ils les montaient à cru, en se tenant sur le derrière de la bête cramponnés au volant comme à une crinière.

Tous narguaient un planteur bedonnant qui voulait courir aussi. Mais avec une aisance grave et méprisante le planteur s'ouvrit le ventre, puis il mit le tuyautage de ses entrailles torrides, à nu, sans capot, dans une grande brouette qu'il poussa à toute vitesse.

Alors, jaguars métalliques au pelage de braise, cavales aux sabots foudroyants, revolvers hystériques et bombes dansantes traversèrent en furies les prairies parfumées et plantées de femmes printanières qui ondoyaient sur leurs tiges élégantes, comme des fleurs chapeautées de papillons. Et les chapeaux ailés furent balayés par le coup de vent du démarrage. Les femmes en fleur jetèrent aux chauffeurs frénétiques leurs bagues, leurs bracelets et leurs colliers de pétales. Des antilopes et des gazelles vêtues de rose et de lilas leur offraient de loin leurs lèvres éclatées de chaleur et leurs yeux frais et mûrs.

Mais les nuées gonflées d'orage crevèrent tout à coup, et une averse cataracta sur la route goudronnée, qui luisait à l'infini, alléchante glissière!...

Bientôt ce ne fut plus qu'un fleuve de boue violente où brusquement apparut la Mort, sur son torpilleur funèbre filant à toute vapeur.

On ne voyait que le globe de son scaphandre noir vitré de diamants qui émergeait hors du capot; car elle se penchait sur son gouvernail en forme de boussole, en tenant tête aux flèches et aux griffes de la pluie.

Et son bateau tanguait de ci de là sur sa proue à ressorts, parmi la vague furibonde de sa vitesse, en écartant sur ses flancs les draperies ténébreuses d'un sillage boueux,

Ce fut le Jaguar métallique qui la vit la premier: il renacla et rugit aussitôt en balançant son brûlant radiateur sur les suspensions élastiques de ses pattes fourrées.

Puis il s'élança, à grands coups de reins, aux trousses de la Mort, portant son nègre en équilibre sur le panache raidi de sa queue.

Et le nègre criait:

— O grand Jaguar d'airain, avale donc la route immense, et mords le vent aux fesses!...

L'un des énormes revolvers aux tambours explosifs bondissait derrière lui, criblant l'horizon vaste de ses éclats de vitesse. Et son mécanicien criait :

— Voici ton ennemi : l'Espace !... l'Espace devant toi !... Tue-le donc !... Décharge-toi sur lui à brûle-pourpoint !...

Les bombes galopantes éclataient sur tous les points du circuit, partout omniprésentes et rancunières comme les drapeaux rouges d'une révolution.

Le levain de l'enthousiasme général gonflait bizarrement la pâte du terrain, dont la croûte brune se lézardait de joie.

La folie souffla si violemment dans le pneumatique immensurable du circuit, qu'il prit la forme d'un colimaçon, montant en vis vers le Zénith, dont le plafond nuageux était troué çà et là par les curiosités du Soleil.

Et les chauffeurs mêlaient leurs cris déments :

— Plus vite que le vent !... Plus vite que la foudre !... Plus vite que le curaro lancé dans le circuit des veines !... En vérité... en vérité, on peut bien lancer sa machine sur la cascade de l'averse, en montant vers les nues, à grands coups de moteur !... Sur l'arc-en-ciel !... Sur des rayons de lune !... Il s'agit de vouloir !... Se détache qui veut !... Monte au ciel qui désire !... Triomphe qui croit !... Il faut croire et vouloir !... O désir, ô désir, éternelle magnéto !... Et toi, ma volonté torride, grand carburateur de rêves !... Transmissions de mes nerfs, embrayant les orbites planétaires !... Instinct divinateur, ô boîte des vitesses !... O mon cœur explosif et détonnant, qui t'empêche de terrasser la Mort ?... Qui te défend de commander à l'Impossible ?.. Et rends-toi immortel, d'un coup de volonté !...

C'est ainsi que le Jaguar métallique, avalant d'un seul trait l'immense serpent du circuit, enjamba le torpilleur funèbre de la Mort, et mordit en plein dans son scaphandre vitré de diamants.

BRESCIA, le jour de la Coupe de la Vitesse.

F. T. Marinetti.

Il Poema delle Vittorie

Donna, se l'indomabil fervore
della passione ti spinge
fra le mie braccia, placa ogni timore
del mondo, ogni pregiudizio
che da troppi anni incatena i tuoi passi.
Vieni. L'antica Sfinge
muore, la vecchia negazione è morta
per me: muoia per te, sorella!
Il mio gesto dischiude una porta
luminosa, segna l'inizio
d'un'esistenza novella!

Tremi di me, tu? M'aspettavi
da lungo tempo? Venivi
incontro a me sul sentiero sognato?
Partisti da lungi, e passavi
tra la mutabil marea dei vivi,
diritta al Desiderato?
Sì, son io in te, mi ravviso
nell'amor tuo che mi reclama imperioso,
nell'amor tuo che tace,
fatto da gli altri ritroso.
Ah, chiudi l'orecchio a ogni voce,
io ti dirò una canzone
da cui voglio ogni estraneo tuo senso nell'anima ucciso!
Il nostro atto d'amore è l'alta celebrazione
dell'Essere, ch'han festeggiata
tutte le cose immortali,
ch' ha preparata la gran Volontà
diritta che in lenta vicenda
generò tutte le leggi vitali!
Nell'attimo dell'Amor nostro l'Eternità si compendia,
perchè noi siamo il magnifico frutto
del Tutto,
noi siamo l'oggi, siamo
la finalità d'una storia
senza principio, il germe d'un Avvenire di gloria!

Per migliaia di anni ho visto passare e ho sentito
 a me d'intorno la Vita,
 — turbin perenne e diverso
 dai palpiti ampî e sonori
 nell'immensurabile voragine dell' Universo —
 e a tutte l'onde ho rapito una stilla,
 ho rapito una favilla
 ai più improvvisi bagliori!
 Tutte cose mi offersero in ogni evo
 parte di sè: così l'essere mio
 si fece più grande, arricchito
 da i succhi essenziali che con attivo desio
 a la materia e a l'Imponderabil spremerevo
 perpetuamente: io son fatto
 di cellule d'Infinito!
 Per questo nella mia tarda ma fatale Evoluzione
 io mossi a raccoglièr la gemmea
 VERITÀ
 senza posa, con anelo
 ma pure instancabile cuore,
 ora come una perla in fondo al mare
 ed or come un fulgido fiore
 nei vastissimi campi del cielo.
 E gli avi, nel lento incalzare
 del Tempo, fino dal primo remoto,
 composero l'anima mia:
 ognuno lasciava per via
 un atomo un lembo per quei che doveva venire;
 perfino dal naufragio ignoto
 della più umile vita,
 restò fra la procella qualche rottame smarrito.
 E quello che senti le ire
 del Dolore converse su di sè, mi lasciò la Pietà;
 e l'audace che le ostilità
 della Natura volle combattere, mi diede
 la forza vittoriosa;
 e il pensoso che vide il suo piede
 vacillar nel cammino su l'enigma di tutte le Cose,
 mi trasmise il desio del Dominio;
 l'ignavo che ad ogni abbominio
 fu presto, mi lasciò l'oscuro
 delitto... E così l'anime di tutti i tempi, di tutti
 i paesi, d'ogni diverso
 costume, tutto quanto nel Mondo fu santo o perverso,
 ora io racchiuso lo sento

dentro di me e da trecento
 secoli pullulare appassire dispandersi a flutti!
 Attraverso quei morti io fui quale
 mi fu necessario pel mio
 bene, corretto volta a volta l' Universale!

Ma, pur grato ai progenitori che per lunga catena
 mi collegano a l' Insensibile,
 grato di tutto il Male e tutto il Bene
 necessari che m' han tramandato,
 io sarò anche più grande
 di loro, di tutto il passato,
 perchè al fine da l'impuro
 mosaico dell'anima mia che in sè chiusa raduna
 ogni fiammante passione,
 io saprò strappare le perversità ad una ad una,
 per foggiarmi di mia Volontà uno spirito puro
 secondo Amore, secondo Bontà e Ragione.
 Io saprò ad una ad una strappare da l'anima mia
 le cattive scaglie antiche che la fanno ruvida ancora:
 strapperò la turbolenta e cieca Violenza, la ria
 Ignoranza, il chiuso Egoismo,
 la Lussuria che imbestia, l'amara
 Sfiducia, e farò in me che sia luce immacolata,
 gittando il malefico peso
 nel tenebroso fiume della Storia passata.

Ma per la santità di tutte le antiche Vittorie,
 sino da l'umile prima,
 nel mio cammino fiorito di glorie
 la più grande benedizione
 sia per te, sia per te, creatura!
 Tu che a l'atto divino della fecondazione
 sei sempre adatta e pura,
 tu che in seno mi avesti, tu che aduni nel viscere sacro
 le potenze infinite d'un mondo,
 e vi migliori il germoglio del mio seme benedetto,
 tu che così raccogli l'eredità del Passato
 per mutarla in Avvenire,
 tu che dovrai partorire al fine il mio figlio perfetto,
 a le Vittorie sei la fonte che la Natura
 ostile e materna mi dà
 per emulare lei stessa nella terribile
 legge dell' Eternità!
 Esaltata sia dunque la possa che da te mi viene,

la possa di render più salde ed eterne le mie conquiste,
se per me il tuo grembo matura
la grande Storia futura,
solenne fruttificazione
mia, che s'espande per ogni cosa che esiste!
Esaltata la nostra unione
che deve procreare altre anime ancora migliori
di noi, e da tutti gli Umani
già vissuti far rigermogliare
un nôvo mondo, senza mai fine, ripopolare
eternamente la terra ed i pianeti lontani!
(Cesserà su la Terra la Vita,
l'Umanità sarà morta,
ma la materia errante via per l'ampiezza infinita
ridarà fiori e frutto,
e nelle nozze eterne dei mondi
delle gocce dei corpi delle anime degli elementj,
in altre plaghe del tutto
tornerà a palpitare di forze, di cuori viventi!)
Esaltato il Desiderio prepotente
che ci costringe agli amplessi fecondi,
poi che in ogni più riposta fibra
della nostra carne, nei vani
della nostra anima, vibra
pure un'altr'anima ascosa che a noi chiede il Sole,
vibra la Vita che vuole da noi un eterno domani!

Federico De Maria.

AL TUTTO E ALL'ETERNO

ALASTOR

che se tutto quaggiù dilegua e muore:
sogni di giovinezza,
incanto di ricordi,
sorriso di bellezza;
o fratel mio dall'inflammato cuore
quello con che tu fremi ora e t'accordi
palpito d'ogni cosa in terra e in cielo,
della vecchiezza morirà nel gelo.

EUPHORION — Morir. morir l'Amore?

Credi tu che l'Oceano, l'eterno
sopra il sen della Terra palpitante,
possa improvviso un giorno,
non d'oro arene o verdi clivi intorno,
languire in fosca immensità stagnante?
ammutolare i pelaghi. dai fonti
della luce e dei mondi
sempre rotanti, agli abissi profondi
la più sovrana voce? a colli e monti.
a cieli ed astri lo specchio più mondo?
l'altor di vite e d'opere fecondo?

Credi tu che improvviso
possa per noi ottenebrarsi il Sole,
la gioia che feconda e di sorriso
veste ogni vita, ardendo trionfale
per gli spazi del cielo, anima e luce,
onde all'umana prole
sempre più vivo il gran Tutto riluce?

Credi tu che dileguino dal cielo,
a un tratto, le miriadi remote
di stelle note e ignote,
che delle notti trapungono il velo
meravigliosamente,
e brillano come occhi di vegliante
vicino all'amor suo: occhi lontani
di Chi vigila eterno sugli umani?

Credi tu che la Terra, generosa
madre di vite e mèssi,
sorella agli astri, sempre errante figlia
dell'Infinito: credi mai ch'ella cessi
dal suo manto fiorito in primavera,
dal flavor di sue spiche e di sue fronde
lungnessi i piani e vertici boscosi?
Puoi tu pensare isterilito il seno,
ove d'ogni vigor celato è il fonte,
per le stirpi dell'uomo e della fiera,
per l'ignivomo monte e il colle ameno?

Credesti mai che l'acque ampiofluenti
d'ogni ubertosa cima,
che così anele avvolgono la madre,
e si chiaman per tutto, si congiungono
pur se trepide nubi salienti
s'inalzino dell'etra al regno (e il padre
Oceano a sè le adima):
l'acque credesti mai non trascorrenti
per quest'arcana mole,
fervido sangue al rutilar del Sole?

Tu non pensi che innanzi alla bellezza
più non rida e lampeggi umano sguardo;
che d'un uomo le labbra, nell'ardenza
di venti primavera, non anelino
di femminee labbra alla dolcezza;
che le pulsanti sue braccia non bramino,
cinte dell'agognata al molle stelo
la stretta delle sue (oh la carezza
d'una morbida man!); che giovanili
vite dal gaudio cessino,
nel sogno di leggiadre,
forme infantili, d'esser padre e madre.

Or io, spirito alato, pure in questa
peritura mia vesta,
mi levo in alto sui lucidi piani
degli oceani, che mai, mai si dàn pace:
nelle notti stellate,
sotto i raggi del sole,
trasvolto valli e culmini sovrani,
orror di selve e lande sconfinite,
e vo' dei fiumi coll'andar fatale.
Orà, infiammato cuore,
tutto m'accendo e fremo alla bellezza
d'ogni cosa mortale,
e mi sento rapito
dell'infinito nella piena ebbrezza,
se la mia bocca tocca
(di sue braccia mi cinge ella e mi stringe)
la soave sua bocca;
e giuro a te, fratello mio, che amore
è tutto: oceano, sole,
cielo e terra, dell'uomo e della fiera
del fior, dell'erbe l'inesausta prole
unica primavera, morte e vita.
nel tempo e nello spazio infinita.

(Dall'EUPHORION; *Parte I*).*Giuseppe Lesca.*

PÉGASE

En vain! l'Azur triomphe, et je l'entends qui chante

.....
Je suis hanté. L'Azur! l'Azur! l'Azur! L'Azur!

STÉPHANE MALLARMÉ.

La route était fleurie
Qu'ombrageaient les frênes
Et les peupliers.
Je suis parti,
Je suis parti comme mes frères
Vers la Fortune et vers l'Amour;
J'avais un cœur fluide et frêle
Et je tendais mes bras au Jour:
La fraîcheur de l'Aurore épanouit toujours
L'Espoir, la fleur du saule et la douce jeunesse.

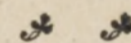
Quand je me suis lancé, la route poussiéreuse
Sous mon pas énervé a lourdement frémi;
Je ne savais vers quel pays
Allait courir mon âme aventureuse,
Mais je voulais entonner les bardits,
Ennorgueillir ma tempe avec la fleur de l'yeuse
Et le laurier,
Et par un soir d'août que sur mon front pâli
Eclate le reflet
Des conquêtes glorieuses

Or les hommes impurs dans leur bêtise heureuse,
Aveugles, se sont tus.

Ils n'ont pas compris.

Et j'ai tout attendu de Cynare aux yeux d'or,
Et de ses bras tremblants, et de sa gorge lasse;
Mais Cynare est partie, me laissant demi-mort
Au revers de la route où le jour qui s'efface
Apparaît tout sanglant.

J'avais essuié le mépris des hommes,
J'avais tout donné pour un regard pur;
Et ni le parfum, et ni la couronne
N'ont baigné mes bras et mon front d'azur,
Mais rien n'a sombré
Dans cette rancœur et dans cet affront;
J'ai croisé mes bras, j'ai baissé mon front,
Et j'ai ri encor;
Car tout le laurier
Et toutes les roses
Ne sont malgré tout
Qu'une vaine chose,
Qu'un manteau de fou.



J'ai voulu chercher des choses plus sûres,
Quelques vérités;
J'ai voulu savoir de cette nature
Au moins un secret.

Le monde est si vaste,
Et tout ce qu'on nomme
Semble le travail de si grandes lois.

Mais tout est fermé, les livres sont fades,
Et l'esprit de l'homme
Se replie sur soi;

Et celui qui vent voir des vérités
N'a jamais tenu
Que son cœur d'enfant si frêle et pressé
Dans ses deux mains nues.



J'ai voulu alors qu'un reflet du monde
Vienne caresser
Mes regards baignés
Par de nouveaux cieux, de nouvelles ondes :

Par les chemins creux et par les halliers,
Comme un fauve las,
Comme un sanglier,
Avec mon front bas
Et mes bras liés
Je me suis enfui:
Tout mon corps tremblait
D'un désir de vie.

J'ai vu des chemins et j'ai vu des villes,
J'ai vu des marais,
J'ai vu des jardins où dansaient des filles,
J'ai vu des fo:êts.

Le monde est très grand, la mer est très belle,
Dit-on aux enfants;
Mais les hommes vieux de ces ritournelles
Connaissent le sens.

Le monde n'est grand et la mer n'est belle
Que pour les enfants, —
Et tout le Désir s'enfuit avec l'aile
Du grand oiseau blanc :

L'albatros unique en la mer des songes
Hier s'est envolé,
Et toute la terre est un beau mensonge,
Bulle d'air glacée.

Oui! j'ai trop saisi ce refrain fané
Que la brise en l'arbre chantonne:
J'ai vu l'Avenir comme le Passé,
Qui se perdaient aux brouillards jaunes.

Et le front ridé,
Et le corps brisé,
Où donc s'en aller
Avec mon cœur d'homme?

Je me suis tourné vers le grand chemin
Où j'allais entrer,
J'ai tordu mes doigts, songeant aux demains
Brûlants du passé;
La route s'ouvrait, longue,
A peine si j'osais la deviner:
Le vide de mes jours, vagues et monotones,
Me donnait la nausée.

Oh! l'heure si lourde où l'on s'abandonne
Comme un vieil enfant!
Oh! le cœur tari! Oh! l'azur qui sombre!
Le soleil couchant!

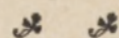
Mais pourquoi le dire,
Et pourquoi songer
A ces heures vides
Que l'on a chassées:

La mer sur la grève avec ses ressauts
Ne s'apaise pas;
Du bord de la plage on voit des vaisseaux,
J'ai tendu mes bras.

Je ne savais pas quel espoir gonflait
Ma sourde poitrine:
On ne sait jamais le nom des reflets
Des choses divines.

J'élevais mes bras vers cet inconnu
Qu'on attend le soir, vibrant et tout nu,
Et qui sort du ciel comme un météore,
J'attendais la joie, j'attendais l'aurore,
J'attendais le jour, j'attendais le ciel :

Le zénith s'éclaira d'un long reflet vermeil.



Pégase, tu sortis de la mer azurée
Un soir que le poète au bord de l'océan
Sentait mugir son cœur dans sa lourde poitrine.

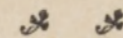
Cependant tu es plus que la vaine fusée
D'un cœur lourd et tremblant;
Ta face est éternelle et rayonne, divine,
Toujours renouvelée.

Il n'est rien de savoir que la chair est nacrée,
Que les lacs au soleil ont des reflets d'argent,
Il n'est rien de savoir la douceur ivoirine
Des tubéreuses et des lys :

La chair s'efface
Et le reflet de l'eau ne dure qu'un moment,
Et dans le vent qui passe
La fleur bientôt flétrie
S'écoule en s'effeuillant.

Mais l'homme, toujours las, se lamente, et déplore
De la chute du temps le cours inapaisé,
Et sa voix qu'un espoir irrationnel essore
Traverse d'un long cri les espaces fixés.

Elle court et bondit à travers les chemins :
On ne peut pas savoir jusqu'où va la pensée,
Il n'est pas pour l'esprit ni d'hier, ni de demain,
Et le rêve est plus fort aux espaces glacés ;
Mais la Pensée, l'Amour, la Science et le Rêve,
Mots vagues et sans fonds ;
La voix seule de l'homme au pur du ciel s'élève,
Comme la vague lèche
Le vieil antre profond
Qui somme la falaise.



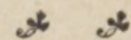
Poésie ! Poésie !
Oh ! la mer bienheureuse où l'on se baigne enfin,
Le baiser de la vague et le sable d'or fin
Où le corps se déplie
Comme une chair d'enfant.

Poésie ! Poésie !
Toi seule de mon cœur contiens la plénitude,
Et je retrouve ici la sereine attitude
Où le monde se lie
A mon cœur de géant.

Poésie ! Poésie !
Union de l'âme pure et de la chair qui ment.

Poésie ! Poésie !
En ton flot d'harmonie
Viennent se resserrer les mots contradictoires.

Seule divinité
De ce siècle qui brise
L'honneur et la beauté,
Dans le creux de tes mains ma faiblesse vient boire
Le breuvage glacé
Qui donne la vigueur pour de nouveaux combats.



Nous partirons, Cheval, si tu veux pour l'Azur,
Je ne sais pas encor quelles en sont les routes,
Mais le monde entendra, si un jour il m'écoute,
Jusqu'où peut s'élever le cri d'un homme pur.

. Février 1906.

Louis Thomas.

ULTIM LUGHÉR

POESIA IN VERNACOLO MILANESE

AL POETA MARINETTI.

O che bella giornada e quanta gent!
I piant cascen i fœuj e gh'è di arbust
giamò fiorî; trionfa in di maggiètt
narcis e tulipan;
anca nel prâ, a ridoss,
ona quaj violetta la se trœva.

Grazia ai bagaj fioriss fina i viaj!
Con quij vestinn rosa, celest e bianch,
hîn giamò lôr tutta ona primavera!
Riden e salten, se corren adrê
con tanta leggerezza
de fâ invidia ai farfall che, incœu, anca lôr
paren i fior de l'aria.

On bell veggion del Luogo Pio Trivulz,
settâ su 'na banchetta, el cô sbassâ
e i gamb avert, el giuga col baston
a fâ di geroglifich sul vial:
de quand in quand però l'alza la testa,
per guardass tutt'intorna sta legria;
ah! che oggiad ch'el ghe dà
de nostalgia e invidia rassegnada!...
Forse, con la memoria,

el rimpatria ai prim ann de la sua vita! —
Passa una bella tosa; ona sartina,
e l'è on fior anca lee;
come la ved el bell veggion, la guarda
quasi femandes in ammirazion,
e pœu la dis: « Ma guarda che bell vegg!
Pivej de la giornada podê scondes! »

A sta cara sortida el nost veggion
par ch'el ringiovanissa, come Faust!...
El fâ per tirass sù, subet, de botta:
.... oh si; descors! gh'è tant de derinera
che la incioda e rebatt su la banchetta!
Ah mond baloss! El cascia ona bestema,
el tira su on sospir; el se rassegna
a tegni adrê a quell'angiol d'una tosa,
domà coi œucc, che lusen come stell,
fina quand la scompar,
confusa nella folla, in mezz ai piant.

E insema a lee scompar anca la fama
de gioventù che aveva illuminâ
— come on stralusc —
per un moment, la faccia del veggion!

Conte Giovanni Porro Schiaffinati.

Chanson du poison

Ich grüsse dich, du einige Phiole

GOETHE: *Faust*.

Hélas! Je suis si vieux! hélas! et si recru!

*Un découragement pesant comme la terre
Meurt misérablement dans mes tristes artères:
Mes cent mille ans, ce soir, mes cent mille ans - et plus! -
Pèsent si lourdement que je voudrais mourir.*

Refrain nouveau. — As-tu fini? Nous connaissons,
Simili-Faust, tous les couplets de la chanson.

Ce n'est pas cependant, mon cher, une raison,
Endolori ce soir d'indigestes plaisirs,
Qu'un remords de chrétien te fasse, animal triste,
Geindre plaignardement un hymne pessimiste;

Et mourir pour si peu, je t'en défie, gourmand!

Rassure toi, ce n'est rien:
Ça ira même demain.

Ce soir, si tu voulais
Frotter, pauvre Aladin, la lampe merveilleuse,
Nons irions explorer le trésor
Qui dort aux souterrains de notre vieux palais.

Il en reste, il en reste encore, des phosphores!

Purs phosphores issus des chimies hasardeuses,
Distillés - pour moi seul - par les gourdes cruelles
De tout l'obscur milliard des brutes ataviques.

Vierges phosphores n'ayant jamais servi,
Mes beaux phosphores en réserve.

Je vous aime, prévoyantes brutes, mes pères,
D'avoir, peinant au long des millénaires
Pour l'Avenir, la Vie-Future et Dieu,
Rogné sur vos plaisirs, "au lieu
De sottement vous prélasser
Aux frais de votre descendance.
Vos cent mille ans - et plus - économes vont faire
Flamber toute la vie, enfin, dans mes artères

Sed quasi cursores... Non. Moi, j'en ai assez
De passer au voisin ta chandelle, existence!

Cerveau, vivante harpe éolienne,
Sur des nerfs impollus de néfastes rengaines,
Cerveau royal, dis la chanson
Du poison.

O poison, bon Shylock,
Je t'invoque:
Excompte-moi mes cent mille ans végétatifs!

Puise en mon cerveau, ce vieux bas de laine
Où mes aïeux probes et naïfs
Liardèrent leur phosphore;
Puisons à mains pleines,
Et, faisant danser les écus
De nos pères troglodytes,
Vidons la tirelire de l'avenir!

L'Avenir, Dieu, la Vie-Future,
En vérité, aïeux, je vous le dis, c'est moi!
Tirez vos trésors en feu d'artifice
Pour saluer ce soir dans votre dernier fils
Un roi!

Hosannah! braves gens, votre race est bénie;
Car j'achète, affranchi, l'Empire cérébral
Et pose sur mon front en couronne de sacre,
Ce somptueux épiphénomène: génie!

Il en reste! il en reste encore, des phosphores!
Assez pour vivre un siècle de joies sans pareilles!

Et voici le poison qui nous corne aux oreilles :
Tu vas mourir! tu vas mourir! tu vas mourir!

Vite! reveille-toi, Psyché-Messaline!
Hâtons-nous; il est temps, car nous allons mourir!
Jouis à plein cerveau, jouis à pleine chair,
Epuisons à grands coups notre empire éphémère.

O poison, bon Shylock,
Je t'invoque;
Excompte-moi mes cent mille ans végétatifs,
Que je fasse un peu danser les écus
Placés au denier troglodyte.

Es-tu si vieille encore, Psyché, et si recrue?

*— Mon sang, gros de désirs mille fois séculaires,
Flambe comme du punch dans mes riches artères,
Et je m'éveille, Messaline inassouvie,
Et je veux vivre et vivre éperdument la vie,
Toute la vie pour mon cerveau tentaculaire.*

Allons, viens; c'est entendu,
L'ami Shylock nous invite :
Faisons danser les écus
Des bons aïeux troglodytes.

Théo Varlet.

Ballata degli Gnomi la notte di San Pietro

Lenta accozzaglia di gnomi, di tutti i colori, di tutti i generi, lividi e brutti, con grandi e con piccoli nomi, saltella,
 e ride a una vecchia carcassa di vecchio cavallo sdentato che giace nel mezzo di un prato, su grano che scatta e s'abbassa al ritmo d'una tarantella.
 Il re degli gnomi è vestito con giacca verdigna di musco, e tiene lo sguardo corrusco su tutto il suo popolo unito. Non balla.
 La bianca regina, in corteggio, tra rasi, broccati, alamari, sospira in suoi dolci parlari, siccome farebbe alla reggia: insieme alle dame sfarfalla.
 Chitarre a cordette di canna, trombette in iscala di sibili hanno i pigmei impercettibili da terra alti appena una spanna. Annotta.
 Sospiran satanicamente ballate di un musico infame; rispondon da tutte le rame sbadigli di foglie nel vento. Gli gnomi incomincian gavotte e polche al bel chiaro di luna elasticamente. Che sete! Le femmine sono inquiete! Per bere il festino si aduna. Gorgoglia
 lontano la fonte. Una coppia si avvia, ed altre una alla volta s'addentrano, come a raccolta. L'amore che ha sete non scoppia! S'udrebbe cadere una foglia.

— Fior di giglio,
 lacrimuccia di gnome,
 or le piccole chiome
 ti scompiglio.

— O signore,
soave come il latte,
sentiste come batte
il mio cuore!

— Voglio avere
l'anima dentro un bacio;
Vedi come ti bacio,
incensiere?

— Tanto male
i baci tuoi mi fanno.
non senti con che affanno
batto l'ale?

— Tanto bene,
invece! Sulla bocca
palpitan quando scoccan
baci, vene,

anima, cuore,
e si dovrebbe l'anima
piegare, così fragile
come un fiore....

Or sibili e zirli, fra trilli acutissimi e fischi!
All'ombra di tristi lentischi, li gnomi in arcione su grilli
cavalcano.
Il Re, su la groppa si perde di un sorcio in gualdrappa turchina,
e dietro gli va la regina, in fuga in quel mare di verde
che i piccoli in corsa diffalcano.
E taciti fan giravolte ad angolo piroettando,
gli gnomi atterriti, passando a un primo segnale di scolte
le cuore....
In bianchi palazzi di vetro alfine si addentrano piano.
Ormai scoppierà l'uragano. È morta la luna. E San Pietro
spalanca alle nuvole il cuore!

Enrico Cavacchioli.

AURORE

Un coq m'éveille à l'heure où les astres, à peine
pâlissent dans l'azur;
encore ensommeillé, je pousse mes persiennes
qui claquent sur le mur.

La ferme, le jardin et le clos sont encore
enveloppés de nuit,
mais la pâle lueur qui s'épanche, colore
la margelle d'un puits.

Un fracas de sabots monte dans le silence;
une porte a crié;
le fils de la maison, lanterne en main, s'avance
encor mal éveillé,

et, la cour traversée, entre à l'étable, et donne
sa provende au bétail,
cependant que le maître, en grommelant, tâtonne
aux barres du portail.

Du brouillard léger de l'aube, vers ma fenêtre
monte un bourdonnement,
fourmillement confus, pulsation de l'Être
au cœur de l'Élément,

une rumeur qui flotte, et s'enfle, et se déplace
comme un nuage au vent,
de neuves fleurs de vie aux landes de l'Espace
épanouissement.

Puis, le jour qui s'accroît, épandu sur la plaine,
glisse dans les vallons,

traquant le vague essaim des ombres qui s'y traînent
avec tous ses rayons.

O gouttes de rosée aux chatoiements de perles
qui tremblez dans les prés,
sous la brume légère où l'aurore déferle
en tourbillons nacrés,

ô rideau frissonnant transpercé de lumière
des sveltes peupliers,
ô fouillis miroitant des joncs sur la rivière
et des buissons mouillés,

ô pépiements d'oiseaux dans les rameaux d'yeuse
inondés de soleil,
ô toute la carté frémissante et joyeuse
qui ruisselles du ciel,

et tout l'enchantement de l'heure où la Nature
s'arrache de la nuit,
je vous veux absorber comme des nourritures
dans mon être ébloui!

Et je veux que mon chant, enflé de vos cantiques,
célèbre le matin
qui, d'un voile tissé par l'astre magnifique
sur le métier divin,

caressant notre terre, imperceptible boule
où grouille l'être humain,
sème un peu de beauté dans l'Univers, que roule
un aveugle destin.

Marie et Jacques Nervat.

Mattino montano

Dai picchi, nitidi sul cielo diafano,
Soffia, volubile, il primo brivido
De l'alba. Si effonde un sussurro
Di vita nel pallido azzurro.

A le capanne, sparse nel vivido
Verde de' pascoli s'affaccia, timido,
Il gregge. La mandra mugghiante
Si sperde nel prato, odorante

Menta e ginepro. Da un masso, guatano
Silenziosi i mandriani. Echeggiano,
Fra i greppi lontani, canori
Richiami di erranti pastori.

Fra i minacciosi denti di un vertice
Saetta un raggio. Remote nuvole
S'accendono. L'algida mole
De l'Alpi si tuffa nel sole.

Prorompe il fiume d'oro, precipita
Da monte a valle, dilaga, suscita
Bagliori di tremuli lampi
Nel rorido piano dei campi.

Da oriente a occaso folgora, penetra
L'ombre boschive di spere vivide.
La notte, fugata dal sole
S'annida giù, in fondo a le gole.

Rita Maggioni.

Brünnhilde

Vergine bella, quando, al finir del supremo cimento,
Agli occhi de gli eroi appari, nel vespero, tu,
Sovra Grane che scalpita dritta ne l'armi d'argento,
A gli occhi che nel mondo nulla vedranno mai più,

Dei baci di Siglinda avido ancora, Sigmondo
A te dinanzi trema, ei che già mai non tremò.
Vergin gloriosa, egli sete ha ancora del bel capo biondo;
È freddo il tuo Walhalla per quei che all'amore libò.

Ma a quei che solo a lungo pugnò, ne l'atroce battaglia,
Oh come dolce il tuo impassibile viso seren!
Come dolce slacciare ne l'ombre l'argentea tua maglia,
E addormentarsi per sempre sognando sul bianco tuo sen!

Haydée.

La porcella innamorata

È tutta la notte che guaioli,
grugnisci e nell'alveo grufoli;
ma non alle foglie di cavolo
addenti, nè ai pani che nuotano
per entro la broda. Non sàziati
il cibo la voglia famelica;
è Marzo, e l'amore ti scortica.

E come al pertugio t'arrampichi,
guardandomi, tutta in un tremito,
non rido, non rido; ma pensomi:

È Marzo, ed io non ho femmina
che cingami il collo con candide
e tenere braccia, che bacimi
sulla bocca rossa, non femmina
che rida con me per i floridi
sentieri. E se te, che sei bestia,
nel negro porcile tanto agita
Amore, non è meraviglia
se in questo divino sorridere
del cielo, dell'acque, degli alberi
tanto io nel profondo cor dolgomi.

Giuseppe Morgheni.

L'ARBRE ROUGE

Tu te dressais au soir de mes anciens octobres
Vêtu sinistrement de pourpre qui s'effrange.
Vers l'azur se gonflaient les nœuds torts de tes branches;
Les sèves s'endormaient aux veines des vieux arbres.

Les brouillards encensaient de leurs mauves volutes.
Quelque invisible dieu, couché dans son suaire,
Mais ruisselante encore du sang de la torture
Ta menace montait et dominait la terre,

Forte comme la haine au coeur mauvais des hommes.
A tes nœuds s'agrippaient les chouettes jalouses;
La vallée se glaçait sous le pied de l'automme,
Les colchiques mouraient dans l'herbe des pelouses.

L'épouvante troubla l'œil du soleil et l'ombre
Accourut quand le vent poussa sa plainte triste,
L'herbe hérissa d'effroi ses tigelles sans nombre,
L'horizon dédoré s'endeuilla d'améthyste.

Et tandis que la peur passait dans le soir nu,
Les roseaux de l'étang firent sonner leurs glaives,
Hauts sur les poings brandis de guerriers inconnus
Que d'un unique élan la vengeance soulève.

M. d'Albola.

VEILLES

POÈME IMPULSIONNISTE

Jugez. Faut-il me plaindre ou me porter envie ?
 Il m'arrive souvent de m'accouder, le soir,
 Sous l'abat-jour, et là, méditant sur la vie,
 De me sentir tomber au fond d'un grand trou noir.

L'Abîme énigmatique est peuplé de furolles
 Qui poussent de grands cris et des lamentations :
 E le gouffre à mon cœur explique ses symboles...
 — Mais mon cœur ne tient pas à ces révélations.

Hélas ! le maléfice agit bientôt. Je cède.
 Il faut faire mon choix de Verbes expressifs,
 Et, quand j'étreins l'Idée énorme qui m'obsède,
 Je me sens trépider de frissons convulsifs.

Ce sont des cauchemars crissants et fantastiques
 Qui se dressent, cabrés au fond de mon cerveau,
 Et font grailier soudain des mots cabalistiques
 Dans ma chambre qui prend la froideur d'un caveau.

Ma lampe a des reflets étranges, blancs et ternes,
 Et j'ai crainte de voir passer sur le palier

Des Fantômes, porteurs de sinistres lanternes,
 Dont les pas assourdis font craquer l'escalier.

Pesanteur de la nuit, bruits confus, vent qui pleure,
 Grincements du plancher, ou rondes de souris,
 Lamentos que l'horloge adhale en disant l'heure,
 Tout m'est surnaturel dès que l'effroi m'a pris.

Je sens se hérissier mes cheveux sur ma tête,
 Et des picotements me becqueter la peau.
 Etreint entre les doigts d'un mystérieux athlète,
 Je me crois emporté soudain dans son manteau...

Alors, résolument, je dis une Prière.
 Et pour ne plus revoir le Spectre aux mille bras,
 Vite, j'éteins ma lampe et, — comme en un suaire, —
 Je vais, exténué, me cacher dans mes draps...

— Je chante fièrement ma peur avec sa honte :
 Ceux qui n'ont point connu ces obscures terreurs
 Ne soupçonneront pas quel Fantôme j'affronte
 Ni jusqu'où je le suis au sein des profondeurs.

Florian Parmentier.

ER TEMPORALE

A DOMENICO OLIVA.

I.

— Dico: — Passamo giu pe' Tordinone
ch'arivamo più presto.... — *Eh* — dice — *a st'ora?*
Dico: — Hai paura? — *No.* — So 'n' anticora....
Dice: — *Guarda ch'or'è, sotto ar lampione....*

Famo Monte Brianzo, l'Orso, e incora
lui stava incerto, accosto ar murajone.
Dico: — 'Sta scurità te fa impressione?
— *Eh* — dice — *e si quarcuno sorte fora?*

Trapassato che fu l'Arco de Parma,
sentimmo 'n urlo pe' li Vecchiarelli....
Eh, allora puro io perzi la carma.

Poi vedemo tre donne su 'na porta,
mezzo 'gnude, strappasse li capelli,
e sentimo strillà: — *Carmina è morta....*

II.

M'accosto, dico: — Ch'è successo? — *Annate,*
nun è successo gnente — urla 'na tale.
— Strillavio: è morta.... — *Avete inteso male.*
— Nun semo mica guardie.... — *Allora entrate.*

Famo du' piani: mamma mia, che scale!
zellose, scarciate, smozzicate,
e vedemio, tramezzo a le ferate,
er celo preparasse a temporale.

Arfredo me faceva 'gni momento:
— *Scegnemo; chi lo sa quer che succede*
si le guardie ce troveno qui drento....

Io je dicevo: — No, fijo de Cristo,
'sto spettacolo qui lo vojo vede.... —
Quant'era mejo, nu' l'avessi visto!

III.

Che cammera! un tugurio! Dar solaro
ar mi' cappello ce cureva un deto....
Lei, tra e' letto e la sedia, su un tappeto,
ciaveva ar collo, qui, come 'no sgaro.

Da' rasore capissimo er segreto:
— L'hanno scannata o s'è scannata: è chiaro. —
E già appestava d'un socchè d'amaro,
che addosso je sverzaveno l'aceto.

Quarcuna la chiamava: — *Carminella....*
— *Pare che dorme....* — *Guarda: t'innamora....*
— *Dormiva poco: ha sonno....* — *Quant'è bella!*

Così stracca, era stufa de 'sto monno:
me lo diceva lei: nun vedo l'ora
de morì, Ghita mia, pe' famme un sonno....

IV.

Dico: — Ma s'è ammazzata, poveretta?
— *Sì, j'ha vorzuto dà l'urtima prova*
a quer bojaccia.... Tanto, a che je giova?
disse una; e sputò la sigheretta.

— *Sbrighete: annamo via prima che piova* —
faceva Arfredo: chi je dava retta?
Poi, quando che schizzò 'n'antra saetta,
sentissimo sonà la Chiesa Nova.

Sonava a temporale, ma sonava
puro pe' que la morta li per tera,
perchè, là drento, er prete nun c'entrava.

Nun voleveno faje lo straporto
e la campana, ne l'ariaccia nera,
pareva come si sonasse a morto....

V.

— Annamo — fo... Ma pe' li Vecchiarelli,
tutt'un botto, se sente uno che còre...
— *So' guardie?* — *No, è l'amante...* — *È Sarvatore...*
— *Vie' su, che trovi chiusi st'occhi belli!*... —

Entra drento, ce guarda, dice: — *Amore...* —
e co la mano sua, zeppa d'anelli,
j'accarezza la faccia, li capelli,
je ne taja 'na frezza co' rasore.

Co' rasore, capisci, che ce s'era
scannata lei: così, che restò rossa
de sangue un pezzo de la treccia nera.

— *Carmina* — urlava — *amore mio, perdòno...*
E la baciava, e su pe' l'aria smossa
tra un bacio e l'antro, ariscrocchiava un tono.

VI.

— *Tu ciai corpa...* e la piagni, in 'sto momento,
perchè mo nun pò datte più ristoro... —
dissero; e su la cipria, er pianto loro
s'appiccicava peggio de 'n' inguento.

— *Io?... Sì, ciò corpa io, che nu' lavoro,*
e me soneno, qui, piastre d'argento...
Quello che porto è tutto suo: ma sento
scottà le deta da 'st'anelli d'oro...

Puro 'sta giacca è sua, ma mo nun posso
più portalla, perchè pesa un quintale... —
E, for de sè, se la strappò da dosso.

Poi, fece a noi: — *Chi sete? pulizzotti?*
Eccheme, annamo: pago tutt'er male...
— No — dissi: — *semo boni giovenotti.* —

VII.

Misericordia! Li, in quer sito stretto,
che te pareva de mori attufato,
lui urlava su la morta, scamiciato...
E 'gni tono faceva un certo effetto:

pareva ch'uno avessi ruzzicato
quarache palla de fero sopr' ar tetto.
Arfredo me diceva: — *Te l'ho detto:*
nun ce passà... — Poi venne er delegato.

Noi je spiegamo er fatto, je spiegamo:
— S'è ammazzata da sè, pe' gelosia. —
Me domanna chi so, come me chiamo.

Dice: *'Ndove abitate?* — A San Gregorio. —
E 'na ragazza, mentre annamio via,
ce chiese quarache sordo pe' 'r mortorio.

VIII.

Er delegato fece chiude er posto.
Sortimmo tutt'e quattro dar portone:
nun c'era acceso più manco un lampione
e Sarvatore me piagneva accosto.

Diluviava... Paremio un patujone.
E in Quistura dovessimo, a 'gni costo,
ripete quer che avemio già risposto...
Ma mentre annamio giù pe' Tordinone

e ripensamio a Carminella morta,
per tera, bianca, co' 'no sgaro ar collo,
sentimo sbatte propio a que la porta,

e 'n imbrico urlà: — *Sto qui a bussavve...*
piove... so' zuppo fracico... sto a mollo...
uprite, che ve possin'ammazzavve... —

Giulio Cesare Santini.

L'ORTICA

(SCHERZO POETICO)

Un'erba di macchia e di prato
Mi è cara, che ha nome l'ortica :
Per voi, mia sorridente amica
Un mazzo ne ho dianzi annodato.

Quest'erba - io dico in verità -
Val meglio che menta e genziana,
E vaïniglia e maggiorana
E ruta ed erba trinità,

Costei non sopporta cultura,
Ma cresce fra le siepi e i sassi,
Nè v'ha che in grazia l'oltrepassi,
Quando la è tutta in fioritura.

Madonna, l'ortica è una donna
Ritrosa che sta sospettosa,
Cui piace la pace; è una rosa
Che aggrappa e che strappa, Madonna!

Vuolsi che non sappia odore,
E più che la non serva a nulla!...
Ma questa gli è credenza grulla,
Calunnia e gravissimo errore.

Costei, che la si tien discreta,
Schiva, tra forre accovacciata,
Non vuole che la sia toccata,
Perciò stassene sola e cheta.

E non fa male a chicchessia,
Purchè non le si rechi offesa,
Ma pronta è per la sua difesa
E soffre di misantropia.

Quest'erba è tutta gentilezza,
E pur non convien che si tocchi...
Così per i vostri belli occhi
Non siete che onestà e vaghezza!...

Ma se, da presso, avvegna mai
Che alcuna dolcezza io vi dica,
Voi fate al paro de l'ortica,
Signora, e mi pungete assai!

Quest'erba, - io dico in verità, -
Che troppo, ahimè! vi rassomiglia,
Più che genziana e vaïniglia
E ruta ed erba trinità!

Guido Verona.

LE VERGINI

Fratelli a un tempo stesso, Amore e Morte
ingenerò la sorte....

Leopardi.

E una sera, mentre Beatrice lavorava con la buona mamma intorno al telaio, componendo l'intrico delle sete multicolori, noi uscimmo insieme nel parco già pieno di ombra.

Quale destino ci spinse?

Il sole appena scomparso all'ocaso aveva lasciato nel cielo, in memoria della sua maestà, una gloria di luce fiammeggiante che faceva sembrare gonfie di sangue le nubi isolate nell'azzurro.

Noi camminavamo vicini, senza contatto: anzi io mi tenevo sempre un poco discosto da Lei per poterla più liberamente guardare. Poichè salivamo l'erta di un piccolo colle coronato di cipressi, Ella era lenta nelle sue movenze e mutevole nei suoi atteggiamenti.

Giunti alla breve cima, si assise presso un cespo di rose selvatiche, verso il pendio che guarda lo specchio tranquillo del lago, ed io le sedetti accanto. Non parlavamo. Sapevo che i grandi tramonti autunnali la rapivano in un'estasi gaudiosa di cui ella non avrebbe mai voluto vedere la fine, e avevo timore di rompere l'incantesimo delle sue illusioni, strane come tutto il suo essere.

A poco a poco l'ombra cadde; il fuoco in cielo si fuse con il violetto e col grigio, fin che lentamente si spense; come la luna non era ancora apparsa dietro l'alta roccia del Sina, l'oscurità divenne quasi impenetrabile.

Io non vedevo che confusamente la linea del suo corpo proteso in avanti come in una ammirazione piena di desiderio, ma con la fantasia mi dilettao a immaginare la posa delle sue membra composte e l'espressione del suo viso, e nei giuochi e negli inganni delle ombre il sogno mi sembrava realtà.

Sentivo nascere in me (vieppiù si addensavano le tenebre d'intorno) sentivo nascere in me un'ansia ancora ignota che mi empiva di sgomento e di piacere nello stesso tempo. Mi pareva che nel silenzio di quell'ora fossero racchiuse, come in uno scrigno, tutte le armonie della terra e che dovessero ad un tratto scoppiare e invadere ogni mio senso. Mi pareva che ogni cosa all'intorno contenesse un presagio e che una grande ora fosse per scoccare.

E, in breve, un silenzio mi venne insopportabile; l'ansia aumentò a tal punto da non consentire un istante di pace nè al mio corpo nè alla mia anima. Allora parlai.

Parlai lungamente rivolto a Lei, a Lei sola, benchè tenessi gli occhi fissi nel vuoto come un ebro o un pazzo.

Non ricordo le mie parole. Ricordo solamente che io piansi, che Ella pianse con me e che un bacio sonoro, come il gorgoglio di una fonte, unì le nostre labbra, le mie labbra assetate di vita e le sue labbra vivificanti.

Ricordo che cercando nella notte, io spogliai le siepi di tutti i fiori e di tutte le erbe aromatiche i prati odorosi, e che tornammo insieme verso la casa solitaria, cantando come fanciulli, carichi di fiori e pieni di profumi; ricordo la festa della buona mamma e la gioia della vergine promessa quando rivelammo loro il segreto della nostra improvvisa unione; ricordo che sempre insieme, accompagnati dalle benedizioni dei famigliari lieti della novella, andammo fino sulla soglia della sua camera - che sarebbe stata la nostra camera nuziale - e che io le sparsi intorno all'alcova, sui tappeti, sui mobili, tutto il tesoro della nostra raccolta.

E poi? Ha più luci l'anima mia? Ha più palpiti il mio cuore? Non si perde la mia memoria in una notte impenetrabile?

Ahimè! La trovò la nutrice, al mattino, distesa sulle coltri, ancora tiepida ma già troppo fredda per esser viva. E intorno le stavano tutti i fiori e tutte le erbe che erano il dono nuziale dell'autunno e che l'avevano uccisa.

Quando la vidi allora mi ritornò alla memoria la prima impressione che mi aveva fatto pensare alle due vergini greche, a Polisséna sacrificata al piè-veloce Achille e a Cassandra personificante la sventura. Ed ebbi la visione del tragico destino disceso di stirpe in stirpe, di genitura in genitura, attraverso i secoli, fino alla vergine fiammeggiante.

Fu composta nella sua veste vermiglia; fu incoronata di anèmoni cercati sotto il velo della prima nevicata, e volli che le fosse lasciato scoperto il collo, tanto che si potesse scorgere la piccola cicatrice rosea nel candore della sua carne ninfale.

La sorella chiuse nella bara di cristallo il suo piccolo anello: io celai nella sua fossa la mia anima ammalata di giovinezza e agonizzante per il dolore.

Umberto Fracchia.

AD UNA QUERCIA ANTICA

A DOMENICO OLIVA.

Erta nel ciel, superbamente austera,
Levi la chioma tua vibrante al vento:
In alto un vol di rondini gioconde
Spazia rotando.

E son gli estremi voli in queste pure
Serenità dei nostri aperti cieli,
Chè le trarrà lontano il bel disio
Di nòvi Aprili.

Su ne l'effusa chiarezza del cielo
Par che vapori l'oro dei tramonti:
Non ha tristezze ancora il mite Autunno
Ebro di luce.

Ed è ne l'aria una dolcezza stanca,
Come un languore di morenti cose:
Esausta da la grande genitura
Par che la Terra

Aneli al sonno de l'algente Verno
Pieno d'ombra e d'oblio. Ben altri Aprili
Risplenderan con la divina al sole
Bellezza verde...

E tu, Quercia pensosa, che dal poggio,
Ove salda ti levi audacemente,
Miri dei piani aperti e verzicanti
Il vasto impero,

Che mai tu sogni in questo bel tramonto
Di cielo settembrino in cui risplende
Una giocondità di chiare luci
Affascinando?

Pensi a le dolci e belle primavere,
Quando al fiorir del nòvo Aprile aulente
Biancheggia il pomo e il pesco s'invermiglia
Al mite sole?

O ti sovvien de la gran pace ardente,
De l'ore d'oro dei meriggi estivi
Piene del canto assiduo e delirante
D'ebre cicale?

O pur mirando il vasto e vivo incendio
Ch'arde a l'occàso e che tua cima indora,
Pensi a la fredda austerità del Verno
E al tedio enorme?

Non ti crucciar: su le vicende nostre
E' un continuo ondeggiar di luci e d'ombre,
D'alte speranze e di serena gioia
O pianto amaro!....

Or mentre sogni il dolce tempo antico
De le soavi, aulenti fioriture,
O il canto musical degli usignoli
Caro ai Poeti,

O le frementi melodie del Vento
Vibrante in freschi murmuri sonori
Come sospiri e sinfonie di baci
Fra le tue chiome,

Tu pensi ai dì de la tristezza edace,
Quando sul suol, siccome fior di gelo,
La placida bianchezza de la neve
Grave si stenda?

Non ti crucciar, ch'ogni rimpianto è vano,
E la gioia d'un'ora è premio al tedio
Usato, ed all'amaro duol che fosco
Urge nel core.

Esulta, e mira il ciel: allor che franto
L'arco sarà de la tua lunga vita,
Tu canterai col foco il tuo postremo
Ardente canto! ...

Io pur mirando questo ciel divino
Sento nel cor un gran disio di voli:
E' troppo vasto il mio bel sogno d'arte,
E brevi ho l'ali!

Ma pria che l'ombra del tramonto estremo
Fughi dal core ogni virtù d'amore,
Vorrei cantare in un supremo incanto
L'inno a la Vita.

Giuseppe Bocchi.

L'abbonamento a "Poesia,, rimborsato

L'abbonamento annuo a "**Poesia** ,, (Lire **10** per l'Italia, **15** per l'Estero) è interamente rimborsato dai doni seguenti:

L' Esilio — Prima Parte: **VERSO IL BALENO** romanzo di **Paolo Buzzi**, Vincitore del I.° Concorso di "Poesia,, (elegantissimo volume di 300 pagine con copertina a colori di **Enrico Sacchetti**) - Edizioni di "**POESIA**,, **L. 2,—**

L' Esilio — Parte Seconda: **SU L'ALI DEL NEMBO** (elegantissimo volume di 300 pagine con copertina a colori di **Enrico Sacchetti**) — Edizioni di "Poesia,, **L. 2,—**

L' Esilio — Parte Terza: **VERSO LA FOLGORE** (elegantissimo volume di 500 pagine con copertina a colori di **Enrico Sacchetti**) — Edizioni di "Poesia,, **L. 2,—**

L' incubo velato — versi di **Enrico Cavacchioli**, Vincitore del II.° Concorso di "Poesia,, (elegantissimo volume stampato su carta di **Fabriano**, con copertina a colori di **Romolo Romani**) — Edizioni di "Poesia,, **L. 3,50**

Bianco amore — poema di **Guido Verona** (elegantissimo volume stampato su carta di **Fabriano**) — Edizioni di "Poesia,, **L. 3,50**

Giovanni Pascoli — studio critico di **Emilio Zanette**, Vincitore del III.° Concorso di "Poesia,, (elegantissimo volume con maschera disegnata da **Romolo Romani**) — Edizioni di "Poesia,, **L. 3,50**

D'IMMINENTE PUBBLICAZIONE:

Il verso libero — studio critico di **Gian Pietro Lucini** (elegantissimo volume di 500 pagine con acquaforte di **Carlo Agazzi**) — Edizioni di "Poesia,, **L. 5,—**

" POESIA ,, esce regolarmente ogni mese.

Ogni numero costa in Italia Lire 1,— all'Estero 1,50

MERCURE DE FRANCE

PARIS - 26, rue de Condé - PARIS

SEIZIÈME ANNÉE - Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois - SEIZIÈME ANNÉE

Directeur: Alfred Vallette

LA RÉNOVATION ESTHÉTIQUE

(DEUXIÈME ANNÉE)

SEULE REVUE D'ART RÉDIGÉE PAR DES PEINTRES

*Paraissant le premier de chaque mois sur 56 pages imprimées avec luxe,
formant par an deux magnifiques volumes de 336 pages.*

ABONNEMENT: France et Etranger, **10** francs par an
12, Rue Cortot, PARIS (XVIII.^e)

LA TOISON D'OR

2.^e ANNÉE

ON SOUSCRIT à la Rédaction: MOSCOU, *Norvinsky boulevard, maison Rogofine; PARIS, Union des artistes russes, 25, boulevard Montparnasse; H. FLOURY, Boulevard des Capucines; HACHETTE, 79, Boulevard St. Germain.*

Prix d'abonnement pour l'étranger: 55 francs.

Prix du numéro: 6 frs. Le Directeur: **NICOLAS RIABOUCHINSKY.**

Românul

POLITIC - LITERAR - RELIGIOS

Redactia si administratia:
Strada Lucaci, N. 10 - Bucarest

LE CENSEUR

POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

Directeur: **J.-ERNEST CHARLES**

43, Rue des Belles-Feuilles, PARIS

ABONNEMENT: **10** FRANCS.

LES MARGES

GAZETTE LITTÉRAIRE

Publiée par **M. EUGÈNE MONTFORT**

Le numéro ordinaire: **0 fr. 50** - L'abonnement à 6 numéros: **3 francs**
Le premier volume est en vente au prix de **5 francs**

5, Rue Chaptal, PARIS (IX.)

VERS ET PROSE

PARIS — 18, Rue Boissonade

Directeur: Paul Fort

LE BEFFROI

NOUVELLE SÉRIE (8^e ANNÉE)

ART ET LITTÉRATURE MODERNES

Revue du Nord de la France & de la Belgique

PARAISANT LE **15** DE CHAQUE MOIS
LÉON BOUCQUET, Directeur - Rue de la Rondelle, 4 - ROUBAIX

LA BALANCE

(VIESSY)

REVUE RUSSE DE LITTÉRATURE ET D'ART

1908 - CINQUIÈME ANNÉE

Prix d'abonnement pour l'Union Postale: **18 fr. par an.**

Directeur: **SERGE POLIAKOFF**

Bureau: Moscou, Place du Théâtre, Métropole, 23.

V I R

Rivista di Idèe ed Arte

DIREZIONE: Via Dante Alighieri, 14
FIRENZE

ANTÉE

Revue Mensuelle editée par **ARTHUR HERBERT**

Porte Sainte-Catherine - BRUGES

Abonnement: **6 Francs.**

RENACIMIENTO

Director: **G. MARTINEZ SIERRA**

Velasquez, 76 - MADRID

ÉDITIONS DU "MERCURE DE FRANCE," - PARIS

Prezzo del presente fascicolo: Lire 2.-



LE ROI BOMBANCE

tragédie satirique de F. T. MARINETTI